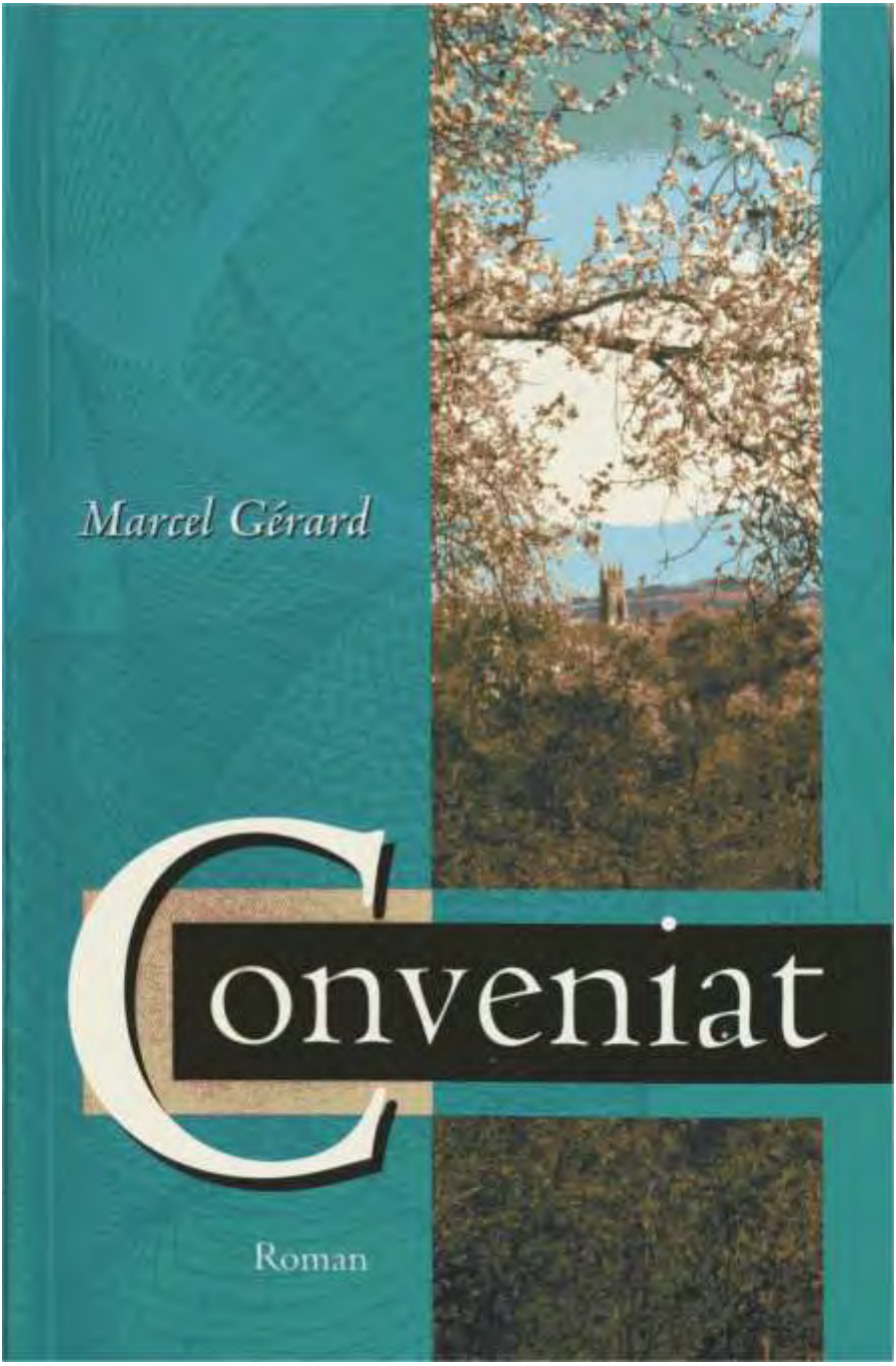


Marcel Gérard



Conveniat

Roman

Conveniat

Roman

Marcel Gérard

Conveniat était le titre initialement prévu pour **Limbes**,
roman publié dans Nos Cahiers 1981 (2 et 3)
sous le pseudonyme **René Clerc**.

© by Marcel Gérard
Imprimerie Saint-Paul S.A., Luxembourg 1996

«... L'hiver nous réunissait dans la Montée des Chats. La descente était rapide, folle sur la dernière partie transformée en glace.

A plat ventre on risquait de se casser la tête contre la grande porte cochère de la grange des Hansen, terminus obligatoire, de l'autre côté de la route de S. Le plus souvent nous montions plus haut, là où la neige encore fraîche nous permettait de démarrer lentement.

Le traîneau était chargé de trois à quatre gamins. Le premier, les pieds équipés de deux patins, pilotait le véhicule, lui faisant de justesse contourner la fosse à fumier de la ferme Haas avant de le lancer à tombeau ouvert sur la pente verglacée où les patins tressautaient sans trop de prise. L'alternative, si l'équipage ne versait en cours de route, était, passé la route de S., d'atterrir dans le tas de fumier des Hansen ou de percuter le portail de leur grange, toutes précautions prises. Au lieu des deux patins je n'en utilisais qu'un seul, l'autre pied faisant pression sur le pied directeur.

Le piquant des descentes en traîneau venait de la présence des filles sur la piste. Les emmener en croupe, sentir cette chaleur au dos, ou bien les serrer dans l'étau des cuisses gonflait nos coeurs d'un trouble délicieux.

Le clou de la descente, qui nous coupait le souffle à nous autres, c'était «l'emballage», caisson mal équarri glissant sur bandes métalliques improvisées et monté par Eem et Alf, deux grands traités de supermen. Tout le monde leur cédait le passage, béant d'admiration.

A l'instruction religieuse que nous donnait Monsieur Kl. à l'école, Mimi était le centre de nos intérêts. Grande, belle et plus développée que ses camarades, elle nous fascinait, nous et le vieux curé, par ses simagrées et ses crises de larmes que le vénérable abbé calmait avec une bonhomie pénétrée de compassion et une patience incompréhensible.

Nous eûmes peu après un nouveau curé, Monsieur K. Autant Monsieur Kl. avait été digne, aristocrate, autant le nouveau était distrait, jovial. Un vrai original, dé-

bouchant toujours en retard au haut de la côte sur sa moto, soutane et cheveux au vent. Sous son large chapeau plat et luisant voltigeait une auréole de boucles cendre. Et, d'un long pas d'échassier gauche traversant la nef remplie de ses ouailles, il ramait vers le chœur, allait ramasser aube et chasuble, se les jetait sur les épaules, montait feuilleter le grand missel et redescendait au bas des marches faire une énorme croix. Il rattrapait aisément son retard, ça ne traînait pas bien qu'il fît des gestes démesurés. Sa coulpe, il la battait en balayant trois fois l'air d'un bras allongé, furieux. Il prêchait à cœur ouvert, se laissant aller à une inspiration jamais en défaut, toujours au diapason des envolées les plus enthousiastes. Il lui arrivait à Pâques de débiter par une exclamation jubilante: «Nous célébrons aujourd'hui la sainte fête de la Pentecôte.»

Il ne nous ennuyait jamais, ce savant manqué, toujours à son dada, son poste émetteur où, le soir, il annonçait d'une voix tremblante: «Ici Radio Walda-Hettila!» Il venait en effet du village de Wald où déjà il émettait sur ondes courtes.

Seule le faisait enrager sa moto qui, le plus souvent, rechignait à pétarader.

Ainsi passaient dans un bonheur parfait les deux années et demie m'amenant au terme de mes études primaires. Le jour où ma mère m'accompagna à Luxembourg pour l'examen d'admission à l'Athénée, marque le début d'une vie nouvelle. La maison paternelle prit alors son plein sens de refuge, d'asile paisible après l'absence journalière. Rentrant par le train de cinq heures du soir je la voyais de loin grandir à partir du passage à niveau.

Ma mère étant souffrante vers cette époque, une petite bonne, un peu plus âgée que moi, me préparait mon petit déjeuner le matin vers six heures et demie. Elancée, l'oeil noir et vif, elle éveillait en moi des forces et des sensations inconnues. La saisissant par les épaules, je lui sautais en croupe et serais sa taille entre mes cuisses alors que mes mains sans doute pressaient ses seins. Elle subissait, contente peut-être autant que moi. Plaisir défendu

que j'offrais chaque samedi entre autres péchés graves au vicaire B. dans la pénombre de la Cathédrale, l'âme confondue de repentir. Et là s'arrêtent mes velléités animales. Car j'étais esprit avant tout, voué à un culte, à une adoration.

A commencer par mes communions du dimanche, à l'église de Hettel. Les sept années de lycée, seul de mes camarades et parfois de toute l'assistance sauf l'institutrice, Mademoiselle M., je m'avançais vers le «banc de communion», recevais le corps du Christ et revenais à ma place, terriblement peureux, le cœur battant et souvent les joues en feu. Epreuve pénible que j'acceptais sans faiblir, parce que j'aimais Dieu et la Sainte Vierge plus que tout et que j'étais heureux après avoir communiqué. Ce n'était souvent pas le cas avant. Des scrupules m'effrayaient jusqu'au moment où l'hostie touchait ma langue.

Les scrupules étaient alors mon pain quotidien. Loin de céder au moindre désir de concupiscence, j'imposais à

mes yeux une retenue inhumaine, ressentant comme une faute si mon regard s'attardait par mégarde sur la poitrine d'une femme. D'où pouvait me venir une telle aberration? Personne ne m'avait jamais mis en garde contre ces prétendues occasions de pécher. Cela m'était «consubstantiel». Comment mes confesseurs ont-ils pu me laisser dans l'erreur funeste d'être un grand pécheur? Ignorants ou hypocrites? Ou victimes eux-mêmes?

Il a fallu les Jésuites pour me guérir, du moins des pires de mes phobies.

Mes retraites chez les Jésuites d'Arlon, quel îlot de paix! Je prenais le train à Luxembourg et trouvais quelques étudiants de mes connaissances. Will par exemple, fort en thème et en tout qui, au départ du train, lâchait sur les quais des crachats scandaleux.

Dès l'entrée dans l'immense bâtisse, on nous servait des tartines au beurre délicieusement salé, avec une grande jatte de café au lait. Après, c'était le régime du silence, qui nous permettait

de faire le vide favorable au recueillement. Conférences dans les salles de classe délaissées par les élèves, promenades dans le parc, méditations, prières devant la grotte de la Sainte Vierge, notes prises entre les quatre murs de notre cellule, mais surtout les offices de la semaine sainte. C'était une cure de sainteté, une cure d'équilibre moral, jusqu'au matin de Pâques où nous rentrions chez nous.

Le R. P. de Pierrepont, notre confrencier, et surtout la silhouette chancelante du Père Joset, cheveux et barbe noirs avec des fils d'argent, mystérieusement fragile, restent vivaces dans mon esprit, après quarante ans.

Mais le souvenir le plus tenace, c'est le purgatoire, l'enfer et le ciel à la fois vécus dans cette maison de retraites.

C'était la veille sans doute du jeudi saint, nous venions de nous confesser. De l'église je revenais vers ma cellule par une suite de vastes couloirs dont les murs étaient ornés d'images saintes. Je ne les regardais guère, tout préoccupé que j'étais encore par des

pensées de gratitude. Mais malgré moi mes regards furent attirés par la beauté de la Vierge. Fuyant plus vite j'osais regarder à nouveau ces voiles, ces formes rouges et bleues. Et le mal était consommé. Me sentant souillé par des regards impurs, je ne me possédais plus. Dans ma chambre je fus en proie au pire désarroi. Pendant combien de temps? Et j'allais communier demain! L'énormité de cette perspective me chassa en pleine nuit de ma cellule, je repassai par les mêmes couloirs et j'allai frapper à la porte du R. P. de Pierrepont. Il me reçut avec bonté et réussit enfin à dessiller mes yeux et à crever et vider l'abcès qui infestait mon âme. Guéri de mes obsessions, je retrouvai le calme et la paix.

Il est vrai que je mettrais encore une bonne vingtaine d'années à vaincre ce bacille du scrupule que j'ai dû attraper dès le plus bas âge.

Après les grandes vacances de 1939, je m'inscrivis à la Faculté de Lettres de Louvain. J'habitais chez le libraire H.,

Avenue des Alliés, un studio et une chambre à coucher donnant sur une cour intérieure. Il y avait au même étage Bob et Will. Nous avions tous un phonographe, le «boss» devait les collectionner. Pendant que je jouais des disques, la fille de la maison s'affairait dans ma chambre, faisant mon lit. Je restais insensible à ses charmes, comme Joseph devant la femme de Putiphar. Mon mérite était moindre, sans doute.

A l'université je travaillais beaucoup; surtout le grec avec l'abbé Rome qui me recevait chez lui. Ce vieillard émacié, très cultivé, corrigeait pour l'amour de Dieu mes versions de Bacchylide.

Notre prof de latin, l'abbé Van Olst, voyait l'Enéide toute en chiffres sept et s'éreintait à nous convaincre de ses théories ingénieuses.

Le professeur de métaphysique, Van Steenberg, S.J., doutait qu'il y eût jamais eu de péché grave sur terre. En nous exposant les trois conditions requises: caractère objectivement mau-

vais de la chose, conscience de faire le mal, enfin volonté librement engagée, il ne réussit pas trop mal à nous gagner à sa thèse.

Cela ne m'empêchait pas de m'accuser tous les samedis de fautes graves. J'allais le dimanche à la messe des Dominicains dont je goûtais beaucoup les offices. Inscrit au tiers ordre, je fis la connaissance d'un charmant garçon, Félix Wouters, d'Anvers.

Très enjoué, Félix semblait s'attacher à la tâche difficile de m'égayer. Car j'étais irrémédiablement triste la plupart du temps. Je n'ai qu'à revoir les photos prises lors de nos randonnées à bicyclette. Le jeune homme à côté de Félix, sur un banc du Bois de Tervuren, me fait aujourd'hui de la peine à voir.

Les repas pris en commun à l'Alpha, où le garçon Louis nous gâtait de ses «bifteck, pommes frites, salade» et de ses morceaux de tarte à discrétion, étaient des moments de détente inoubliables. Mais la mélancolie m'accompagnait jusque sur la patinoire où je

valsais pourtant plus d'une fois avec une jolie fille, jusqu'au petit café, où, certains soirs, j'étais le seul client, dansant avec la fille du patron . . . Elle s'exaspérait quand je voyais dans l'Avenue des Alliés ces grandes belles filles marchant devant moi.

Un soir, j'accompagnais des copains dans la rue des Corbeaux. Je m'étais enivré à dessein pour me donner du courage. La vue de ces boîtes sinistres et de leurs filles vulgaires me remplit d'un dégoût inconnu jusque-là.

Ma mère vint me voir à Bruxelles où je la rejoignis. Nous passions une journée merveilleuse, bon dîner, promenade sur les Boulevards. Comme je la raccompagnais à la Gare du Nord où elle devait prendre le train pour rentrer, nous croisâmes une fille très jolie qui me regarda dans le blanc des yeux. Dès le baiser d'adieu, je me dirigeai vers l'endroit où le coup m'avait frappé. Elle me découvrit et, sans se retourner, s'engagea dans une rue latérale, entra dans une maison, monta l'escalier et m'ouvrit une chambre.

Ce fut ma première femme, belle, aimante et douce.»

– Oh, ça alors!

Mathilde sursauta au son de sa voix. Le cahier faillit lui échapper des mains. Un regard sur l'horloge. L'enterrement fini, le beau Jean aurait encore à expédier le service funèbre avant de rentrer.

Elle se replongea dans sa lecture.

«Très haut dans le ciel avançaient des lignes blanches, fusant chacune d'une étoile étrange: un avion dont l'aile et le flanc droits brillaient au soleil invissible de l'aube naissante.

Escadrilles fantômes. Je les suivais d'un oeil encore embué de sommeil, hébété. Des centaines. Ils sont passés, laissant dans le ciel laiteux leur pâle signature.

– Et voilà, Monsieur Dilling, essayez de vous reposer encore un peu. La journée s'annonce rude.

Le «boss» avait refermé la porte.

Je restais devant la fenêtre ouverte, le froid entraît par le col de mon pyjama, je frissonnais. Ces salauds!

Rentré dans la chaleur du lit, je me demandai si c'était bien réel, si le gros H. ne se jouait pas de moi le jour même où je devais rentrer.

«Les Allemands ont envahi la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Toutes les communications sont coupées. L'aviation ennemie arrive par vagues massives.»

C'était le communiqué même qu'il avait répété. Et puis les avions boches, c'était bien réel.

C'était donc vrai cette fois-ci. Il y avait trois semaines, j'étais rentré précipitamment, alerté par un télégramme, prévoyant le pire.

Hier encore, 9 mai, excursion du groupe archéologique à Tongres. Les explications pédantes du professeur Waels, la silhouette vaniteuse du chanoine Birken et cette étudiante au regard insolent de pruderie. Au diable

ces ruines romaines! Je serais maintenant chez moi sans cette compagnie embêtante.

Ce matin les ponts sont coupés. Ce chançard de Bob est rentré hier, et Will, le rustre génial. Tant mieux pour eux!

Le ciel avait effacé l'écriture criminelle, la nuit finissante avait retrouvé sa pureté printanière. Avais-je retrouvé le sommeil? Avaient-ils jeté leurs bombes? L'explosion m'avait-elle réveillé? A moins que ce ne fût le sourd vrombissement qui me tira du sommeil.

Les voilà qui repassaient dans le ciel pâli, rapaces métalliques brillant d'un éclat surhumain. La fatalité avance ainsi, hors de la portée de toute parade humaine. Je haïssais ces oiseaux de malheur, émissaires d'une puissance destructrice. Ils passaient, sans un remords, impunément, victorieusement.

Je me rappelais avec dégoût la veille, où des étudiants flamands traversaient la ville au pas militaire, beu-

glant des chants hitlériens. Les brutes!
Mais jamais la brute ne remporterait
la victoire finale, je le savais.

Toute la famille H. était aux écoutes
dans la cuisine. La petite qui, hier,
avait frôlé ma main en me servant
mon café, avait les yeux gonflés.

«Les avions allemands viennent de
bombarder l'aérodrome de Bruxelles.
Il y a eu des victimes.»

Le communiqué n'en disait pas plus
long pour le moment. Personne ne sa-
vait jusqu'où les chars allemands
avaient poussé leur avance.

Je me renseignai à la gare. Plus de
train en direction de la frontière.
Comment faire pour passer par le
front?

Machinalement je remontai l'Avenue
des Alliés. Le Monument aux Morts
me semblait dérisoire. Il s'agissait de
retrouver les copains, Paul, Arthur.
Partout des attroupements, des discus-
sions animées. Le front percé, déban-
dade, rien que des propos découra-
geants.

Le «Singende Molen» fermé. Le Théâtre affichait toujours le Troubadour. Je me rappelais le merveilleux ténor italien. Fini! La Bibliothèque fermée. «Pas de cours». Reconstituée, splendide, allait-elle une fois de plus être la proie du vandalisme teuton?

J'errais un peu aux alentours de la Cathédrale avant de m'engager dans la rue. Les amis semblaient m'attendre.

– Comment, tu n'amènes pas un seul boche? Paraît qu'il y en a assez aux environs de la ville.

Paul n'avait pas perdu son humour. Arthur, les traits tirés, parut plus affecté.

– Sortons, dit-il, profitons du soleil. Qui sait . . . ?

Nous allions vers la périphérie de la ville. Les boulevards ensoleillés, la frondaison toute fraîche des platanes, la vue dégagée vers la campagne, tout démentait la catastrophe de la nuit. Nous goûtions en silence cette paix précaire. Mais nos pensées tournaient

autour du même pivot essentiel qui allait être pour longtemps notre point de ralliement, la patrie et nos familles.

Au carrefour de la route de Bruxelles, la nouveauté du spectacle nous arracha à nos rêveries. Un convoi de camions militaires sortait de Louvain, file interminable, coupée à de rares intervalles. Des attroupements s'étaient formés sur les trottoirs, des cris passionnés suivaient les soldats en route pour la grande aventure.

Nous descendions la rue de Bruxelles. Partout le même branlebas.

– Nous n'allons pourtant pas continuer ainsi, il faut décider quelque chose.

– Quoi donc, Arthur ? répliqua Paul. Laisse un peu la situation s'éclaircir. On ne sait rien, absolument rien de précis sur les opérations en cours. Il est onze heures. Dans une heure, à l'Alpha, on aura sûrement du nouveau.

– Louis, bifteck, pommes frites, salade!

– Louis, côte de porc, pommes frites, salade!

– La tarte, Louis!

Louis, l'âme de l'Alpha, allait et venait, traînait sans répit ses grosses savates, apportant viandes, pommes frites, salade à discrétion. Et surtout la tarte, la légendaire tarte qui ne tarissait pas et qu'on s'engouffrait et qu'on redemandait.

Louis leur en donnait pour leurs quinze francs, et sa grosse trogne lui-sait par tous les pores, ses petits yeux riaient, comme sa bouche toute ronde, tellement ça l'amusait de les voir manger tout leur saoul.

Mais soudain, tous ces trous affamés semblaient bourrés pour l'instant, Louis s'affaissait lourdement sur une chaise, le visage enfoui dans ses mains.

– Louis, un morceau de tarte!

– Mais fous-lui donc un peu la paix! Va

te chercher ton morceau, tu ne vois pas que ça ne tourne pas rond?

C'était la voix de Jos, le plus «vieux», celui qu'on avait coutume d'écouter.

Déjà Louis se relevait avec peine, il apportait la tarte.

– Servez-vous! Vous aussi, reprenez-en! Faut prévoir, qui sait ce que vous boufferez demain, les gars.

De sa manche il essuyait l'oeil gauche où une nouvelle larme se formait quand il passait à la cuisine.

– Vous vous rappelez, hier Louis nous a parlé de son fils qui est militaire. Ça lui donne à penser.

– Pauvre Louis, si j'avais su!

Et comme s'il avait fallu le chagrin de Louis pour leur rappeler leurs soucis, toute la bande, une fois la faim assouvie, reprit conscience de la situation.

– Si on rentrait à bicyclette? proposa Jim. Avec un peu de chance on se faufile à travers les lignes.

– Tu rêves! C'est pas la guerre de 14, ça bouge, les chars, figure-toi que ça te

passé dessus, toi avec ta bécane! Et puis les avions, paraît qu'ils fauchent tout avec leurs mitraillettes. T'as pas vu le train qui vient de ce côté-là?

Personne n'avait jamais entendu Jos parler de la sorte. Il bafouillait, tout rouge.

– Je l'ai vu, raconta Erny. Toutes les vitres cassées d'un côté, le toit et le côté droit criblés de jolis trous ronds. Voyage à déconseiller, no good, Zug!

– Moi, tant que les boches me fichent la paix, je me marie avec la Sisi Jolijoue.

– Ta gueule, fumier, ivrogne!

Bib lança un regard amusé sur Jos qui le toisa avec mépris.

– Grand saint Joseph, intercédez pour le pauvre pécheur que je suis. Mais, en attendant que je t'invoque pour de bon, viens-tu pour une belote au «Singenden»? »

Jean coupa la télé. Il se laissa couler dans le vieux fauteuil de cuir. Et dans le silence de la nuit il guettait quelque voix venant de son coeur. Mais son coeur se taisait.

Son âme . . . , il aurait pu douter qu'il en eût une, tellement il sentait en lui un vide, un ennui, un dégoût permanent.

– Pourtant je ne fais pas le mal. Je fais du bien. Je pourrais certes en faire davantage, mais comment sortir de ma peau! Le mal, je le hais d'instinct et s'il m'arrive de faire un péché, c'est sans joie que j'y cède. Dieu, comme je te remercie de m'avoir marqué comme ta chose dès mes premières années!

Un rire sarcastique. Jean n'était pas dupe. Ce petit collégien était mort, lui-même n'en était que la caricature.

– Mais cette crise est passagère, tu la connais depuis des années, tantôt l'été, tantôt dès janvier. Mais tu as l'hiver, l'Avent, Noël et puis Pâques.

N'as-tu pas toutes les fêtes des saints au fil de l'année, les grandes où l'enthousiasme te porte et les humbles où tu exeres ta piété?

L'enthousiasme! «Ce que vous ferez dans l'enthousiasme, sera bon, vertueux. L'enthousiasme, la première, la seule vertu.»

Dérision! Des grands mots! Mais surtout, il ne pouvait oublier, effacer cette honte d'avoir prêché l'enthousiasme avec le coeur le plus sec, le plus terre à terre qui fût.

Et ils avaient eu l'air de le suivre, des flammes d'enthousiasme avaient même jailli dans leurs yeux. Allumées par lui?

Dieu est bon. Il a fait ce miracle pour lui, c'est Lui qui, du haut de la chaire, a entretenu l'assistance de la joie, de l'enthousiasme sacré.

Un peu après minuit Jean se réveilla. Son trouble de la veille le ressaisit.

– Le petit collégien est mort. Mais je vis . . . Que sais-je de lui? Si je réussissais à le faire parler, pourrait-il ressusciter, pourrait-il m'aider?

Il sombra dans un sommeil lourd, plein de rêves confus.

Jeune homme, il grimpait un raidillon qui s'élevait vers un calvaire. A chaque tournant, devant chaque station il s'agenouillait.

La première: Jésus devant Ponce-Pilate. Le Romain avait les traits du quadragénaire qu'il était.

Le jeune homme, bouleversé, cachait sa figure dans ses mains et pleurait silencieusement. Le visage de Pilate restait impassible, les yeux pleins de désenchantement et d'ennui. A peine y passait une ombre d'inquiétude.

Jean se leva précipitamment et courut vers la deuxième station. Jésus se chargeant de la croix lui apparut comme son double et, rasséréné, il monta plus haut.

Les femmes pleurant sur Jésus ressemblaient à Marie-Madeleine. Leurs lourdes chevelures soudain se dénouaient et flottaient caressantes autour des épaules blanches et des seins palpitants d'où les derniers voiles avaient glissé. Le jeune homme se détourna, fermant les yeux sur une vision intérieure toute de pureté et, les traits douloureusement crispés, il continuait le calvaire.

En s'arrêtant devant la quatrième station il s'écroula. Ses membres s'agitaient en convulsions terrifiantes et ses yeux s'ouvraient démesurément sur l'image de celui qu'il serait à quarante ans.

Jean poussa un cri qui l'éveilla. Sa main tremblante alluma la lampe de chevet et nota

sur le carnet, celui de ses veilles nocturnes, le songe si brusquement interrompu.

La messe passait comme à l'accoutumée. Les mêmes femmes, le même vieux qui communiaient. La même prière après les saintes paroles de la consécration: «Mon Dieu, donnez-moi la force de ne regarder que les nouvelles à la télé, de ne pas sortir en voiture cet après-midi, de ne pas dire de méchancetés aux enfants de chœur! Avec votre grâce j'arriverai à me dominer. J'ai confiance en vous, mon Dieu. Sainte Vierge, préservez ma pureté!»

Le petit Jemmy trouva trop long d'attendre la fin des paroles sacrées et prévint la dernière gémissement de son timbre strident. Au moment où il tendit la serviette à Monsieur le Curé, celui-ci le bouscula d'un geste énervé en maugréant: «Âne fieffé que t'es, tu ne l'apprendras donc jamais!» Le petit Norbert pouffa dans le grand missel qu'il porta sur le côté gauche de l'autel . . .

L'après-midi était radieux. Jean en profita pour sortir sa Renault et aller voir un confrère sur les bords de la Moselle.

Le soir, légèrement grisé par les deux bouteilles de Koeppgen qu'ils avaient dégustées en commun, il regarda un match de catch de tous les diables et ensuite une émission de cabaret parisien où il y eut en plus des diabesses.

Jean mit des années à se délivrer de son passé. Il réussit peu à peu à s'oublier au service d'autrui.

«Un jeudi après-midi, nous sommes montés vers le petit bois de sapins. Les vaches brouaient paisibles dans les prés. Le village derrière nous enjambait le chemin de fer jusqu'au rideau des hauts peupliers au bord de la rivière où nous pêchions les goujons.

Nous voulions dénicher les jeunes corbeaux et observer les jeux des écureuils. Jempy, aux noirs cheveux frisés, marchait en tête avec Madeleine. Ils avaient dix et onze ans. René, douze ans, vrai polisson quand il gardait ses vaches, Marthe, onze ans, ma première amie et moi, dix ans, suivions. Arrivés au bois, nous regardions dans les cimes. Jempy grimpa dans les branches, mais trouva le premier nid vide. Il proféra un juron affreux. René ricanait et entraînait Madeleine plus loin. Jempy se hâta de les rejoindre. Ils pressaient Madeleine de leur laisser regarder son «potager». Je ne comprenais rien à leur jeu, mais Marthe eut l'air fâchée. Madeleine écarta l'échancrure de sa robe et les deux gosses de plonger du regard dans ce

clair-obscur alors que la fille cambrait sa taille. J'étais furieux sans savoir exactement pourquoi et tout tremblant, j'implorais les deux garçons de cesser. Ils s'esclaffèrent, me traitant de nigaud et Marthe de bigote. Nous rentrions en courant, les laissant à leurs jeux.

Des années ont passé. Un de mes dimanches matins. Après la messe de sept heures et demie où j'avais communie en compagnie de quelques gosses de l'école primaire, de l'institutrice et de deux vieilles demoiselles, après que le curé fut reparti sur sa moto poussive, ses longues boucles blondes flottant dans sa nuque, alors que sa silhouette fantastique disparaissait au haut de la côte, je regagnais notre maison par le raccourci à travers les pâturages. Les églantiers fleurissaient le long du sentier; dans la «gar-gouille», étroit tunnel sous la voie ferrée, où un gué bétonné passait entre deux filets d'eau, j'observais les têtards mouvants et voraces, les crabes minuscules, les «coureurs d'eau», les

boutons jaunes sortant du ruisseau. J'aimais m'attarder dans le souterrain pour écouter le train ébranler la voûte d'un roulement de tonnerre étourdissant.

Tournant le dos au village, je remontaï vers notre maison. Sur les grosses poutres de la clôture en contre-bas du remblai de la voie ferrée, des lézards se chauffaient au soleil montant, la gorge palpitante. Néron accourait pour se faire caresser sa grasse échine fauve. Je lançais des pierres qu'il rapportait, fier comme un pur-sang. Je déjeunais avec mes parents et, après un tour au jardin où je glanais une groseille ou au verger où je coupais un surgeon sur le tronc d'un jeune pommier, je montais à ma chambre.

Un lit de fer blanc, un lavabo en fonte émaillée, une table couverte de toile cirée, une chaise et une fenêtre grande ouverte. Le village s'étendait sur toute sa largeur, coupé en deux par la voie ferrée.

Mes yeux, ce dimanche matin, ne dépassaient pas la barrière du passage à

niveau. Ils s'arrêtaient à une fenêtre fleurie, tout près de la ligne des rails luisants. Combien de fois rêvais-je à la robe claire, aux tresses blondes que je verrais apparaître. N'ayant vu Marie à la messe du matin, réellement peiné qu'elle allât très peu «à la communion», je m'embusquais à ma fenêtre dès neuf heures et demie pour la voir partir à la grand-messe. Impatient et le coeur dévoré de tristesse et d'angoisse, j'abîmais mes yeux en recourant trop souvent à mes jumelles afin de mieux la voir. Quand alors elle sortait de la maison, seule ou avec son père, je la suivais tant que je la voyais, puis, calmé, je m'installais devant ma grammaire grecque ou mon cahier de mathématiques.»

Mathilde sortait de l'épicerie quand elle fut accostée par la grosse Anne.

– Attends, Mathilde, attends voir ce que j'ai à te conter!

– Toi Anne? Tiens, quoi de neuf à Ritzig? Que fait ton bout d'homme?

La face chevaline de la servante s'allongeait, ses cils battaient de curiosité.

Anne, rubiconde et plantureuse, on aurait dit une poissonnière des halles, le souffle court, les petits yeux aux aguets derrière des plis de graisse, déballa aussitôt.

– Ton saint curé, prends garde à lui! Et surtout à toi, ha, ha!

Mathilde eut envie de la gifler. Mais elle se contenta de lui tirer la manche d'un geste impatient.

– Un fameux coureur, voilà ce qu'était dans ses jeunes années Monsieur le Curé Jean Dilling de Hettel. Et qui sait . . . ?

– T'es vraiment la plus mauvaise langue du canton. Je le connais, mon curé. Il aime voir les filles quand elles sont belles, mais les mauvaises filles, non! Je le connais par coeur.

– Prends garde à ton coeur!

La voix d'Anne se fit toute confidentielle.

– Tu sais, notre voisine à Ritzig, c'est une épicetière, une vieille avec une fille aux longs cheveux blonds.

Tu comprends?

– Ma foi, non!

– C'est pourtant simple. Cette vieille et sa fille qui, dans le temps, était une beauté d'après ce que dit la mère, habitaient Hettel, village natal de ton curé. Tu vois?

– Grosse bête, je ne vois que ta grosse bouche . . .

– Le jeune Jean Dilling courait après la blonde Marie et lui caressait . . . ses longues tresses. Ha, ha, ha!

Mathilde secoua la tête avec une mine dégoûtée.

– Des ragots, rien que des ragots, voilà l'histoire de ta Marie. Je pense bien que Monsieur Dilling n'était pas de bois dans sa jeunesse et qu'il ne l'est pas davantage aujourd'hui. Mais de là à se rendre coupable des choses que tu imagines . . .

– En tout cas j'ai raconté l'histoire, avec certains autres détails, à l'hôtel Ditsch où l'on s'est tordu.

– Tu aurais mieux fait de rejoindre ton bonhomme au lit où tu l'avais expédié avant de sortir dans le «grand monde». Tu vois, j'en sais aussi des choses!

Déjà Mathilde traversait la place de l'église pour remonter au presbytère. Au beau milieu de la ruelle, tout à coup, elle s'arrêta.

– Marie, tresses blondes, mais voilà l'histoire que j'ai lue dans ses carnets!

Lucien ferma son stylo avec la satisfaction d'un homme qui a fait son devoir. Que les responsables fassent le leur! Au lieu de taper tout de suite son article pour le journal, il l'enferma dans son bureau et sortit. Une promenade devait terminer les soirées où il travaillait tard, sinon il mettrait des heures à s'endormir.

Drôle de vie! Célibataire sur ses cinquante ans, il enviait franchement ses collègues mariés et pères de famille. Les périodes de travail acharné arrivaient seules à combler le vide qui gâchait son existence. La classe, les préparations et les corrections de copies suffisaient à remplir ses journées. Mais les soirées et les nuits . . .

La rue qu'il suivait montait vers l'église. Isolé de la nef, le campanile ressemblait à un doigt effilé, un index pointé vers la voûte étoilée. Ce soir, il n'était pour lui qu'un clocher dont l'horloge indiquait onze heures et quart. Dieu se taisait.

Mais quelques fenêtres éclairées lui parlaient le langage des familles.

Que n'était-il resté à la ferme au lieu d'étudier! Il aurait trouvé une bonne fille de paysan, pas compliquée. Il aurait mené une vie heureuse, comme son frère cadet . . .

Les femmes? Lucien pensait à la femme, mais pas pour se marier. Trop souvent il était tombé amoureux, voyant chaque fois trop tard que la beauté n'avait été qu'un leurre pour lui.

La dernière, Hortense...

En rentrant, il ne sentit pas la moindre envie de dormir. Madame Gretsch était depuis longtemps montée. Mais il y avait toujours pour Monsieur le Professeur une réserve de bière au frigidaire.

Lucien s'installa dans son bureau attendant à sa petite chambre à coucher. Quand il «travaillait», il n'écoutait pas de musique classique ce qui, par contre, le stimulait quand la fatigue l'assaillait devant un tas de copies à corriger.

Enfoncé dans la bergère, le gros cahier sur les genoux, le stylo prêt, il avala une gorgée de bière. Puis il bourra sa pipe et l'alluma. La fenêtre entrebâillée laissait entrer la tiède nuit de juin.

Au lieu d'écrire, il se mit à feuilleter les pages remplies de son écriture souvent irrégulière. Se relire était pour lui la grande tentation à laquelle il cédait pendant des heures. Et à ses mo-

ments de découragement, il puisait dans ces récits et dans ces poèmes jamais publiés une satisfaction intense et parfois l'élan pour un jet nouveau.

Se comprendre, y arriverait-il jamais? «Qui se cherche se perd». Ne pas se chercher lui semblait souvent la seule vérité qui lui permît de se retrouver enfin les deux pieds sur la terre. D'autres fois, il était persuadé que son devoir était au contraire de rêver, de noter ses rêves éveillés sous forme de poèmes ou de contes.

Machinalement il se prit à relire son aventure de Cologne.

«L'après-midi, le train était bondé. Le Dom pointait à l'horizon. De part et d'autre de la voie ferrée, des ruines calcinées.

Pas d'alerte. On s'y faisait d'ailleurs. Je pris le tram N. 3 pour le Eis- und Sportpalast. Deux heures trente-cinq. Cela ferait trois heures au soleil avant le train du soir. Ou bien dînerais-je en ville?

De la piscine, la pelouse montait en pente douce vers un rideau de bouleaux. Les corps étendus là, dépouillés de l'uniforme et de l'insigne, s'en trouvaient plus humains. Je m'allongeai un peu à l'écart, j'ouvris mon livre.

Lisais-je ou rêvais-je? Sentant une présence à ma gauche, je hasardai un coup d'oeil.

– Je vous demande pardon, Monsieur, auriez-vous la bonté de veiller un instant sur mes effets?

– Mais avec plaisir, Mademoiselle!

Déjà elle s'éloignait, élancée dans son maillot blanc, les cheveux d'un blond cendré.

Ses yeux avaient remué en moi un fond mal assoupi, ma disponibilité toujours à l'affût.

– Je vous remercie, fit-elle en revenant s'installer.

– Je vous en prie!

Je ne pus m'empêcher de poursuivre:

– L'endroit est charmant, une vraie oasis en pleine ville.

– A moi ça me donne l'illusion d'être à la campagne, je n'ai qu'à fermer les yeux.

Au bout de quelques instants elle se leva et s'approcha du bassin. Je la suivis, plongeai après elle et la rejoignis de l'autre côté, m'accrochant à la barre, ma main près de la sienne. Son regard me frôlait et déjà elle allait repartir.

– Permettez-moi de me présenter. Lucien Legil, professeur à Bergheim.

Se retournant vers moi, elle se taisait, le visage grave. Puis, comme à regret:

– Hortense Kutscher.

Êtes-vous Français?

– Pas tout à fait.

– Luxembourgeois, alors?

– Comment avez-vous deviné?

– C'est que Kurt, le fils de Pappi, fait ses études à l'Athénée de Luxembourg. Je connais votre pays et votre manière de prononcer l'allemand.

Comment, le fils de Pappi . . . ?

Ces Kurt, je savais leur rôle dans nos lycées. Par ailleurs, j'enregistrais avec une certaine satisfaction l'accent luxembourgeois.

Sortant de l'eau, elle alla se changer.

Elle revint en deux-pièces bleu clair et s'allongea, fixant mon livre que j'avais déposé ouvert.

– Vous permettez?

Die Liebende! Vous aimez Rilke?

– Mon poète préféré.

Elle feuilleta le volume.

– J'aime ses poésies, celle-là surtout . . .

Une ombre tomba sur nous.

– Ah ! te voilà, Hortense.

C'était un monsieur grand, grisonnant, autour de la cinquantaine.

– Pappi, je te présente Monsieur Legil.

Monsieur Delfosse!

Loeil vif, il me scrutait avec une nonchalance affectée. Il n'avait pas beaucoup de temps et proposait de courir un peu pour se dégourdir les jambes . . .

La jeune fille attendait dans l'allée, devant l'entrée de l'établissement. Costume-tailleur, chemisier sport. J'obtins d'elle un rendez-vous avant que parût Delfosse. Au retour, je prêtais une attention courtoise aux rodomontades du «vieux», as de l'aviation et membre honoraire du «Reichskomitee für körperliche Erziehung».

Je ne pourrai pas épouser une Allemande dans l'état actuel des choses. Non que je sois incapable d'aimer Hortense autant qu'une Luxembourgeoise, non que je haïsse le peuple allemand. Mais tant que le régime exécrationnable opprime mon pays, je ne peux franchir la Moselle avec une Allemande.

Et cependant j'ai avalé l'hameçon! Serait-ce un simple flirt, un amusement? Ça ne

me ressemble guère! Chaque fois que je m'enflamme, c'est sérieux.

Je n'ai qu'à me rappeler Mireille. Adoration éternelle. Jusqu'à ce qu'elle en eût assez, la fantasque!

Ou Marie-Ange . . .

Mais je me sens seul et j'ai besoin de contact humain, de tendresse. Comment sortir de ce cercle vicieux? Hortense est la première fille qui semble mériter que je l'aime.

Voilà! Je l'aime! Mais je veux lui épargner, autant qu'à moi-même, de souffrir.

Le meilleur moyen serait de ne plus la voir. Ce serait simple. Mais déjà je me cramponne à elle comme à une planche de salut.

Je l'avertirai, jouant cartes sur table. Si elle est prête à ne voir en moi qu'un camarade, il n'y a rien à craindre.

Quand je la vis arriver le surlendemain, l'émotion me fit trembler. Nos premières paroles furent empruntées. Il fallut la nage pour nous rapprocher.

Hortense n'est pas la fille de Delfosse qui, en tant qu'ami de la famille, l'a prise dans son bureau. Il fabrique des machines . . .

Le père d'Hortense est professeur au Conservatoire de Cologne.

– Vous venez au toboggan?

Me laissant à mon hésitation, elle escadala l'échelle de fer, se mit à plat ventre sur le zinc brillant et, la tête la première, s'engouffra. A mon tour je goûtai cette sensation nouvelle.

En fin d'après-midi nous longions le Rhin.

– Mademoiselle, je dois attirer votre attention sur un point important.

Hortense éclata de rire devant ma mine funèbre.

– Pour éviter tout malentendu, je dois vous avertir que je n'épouserai pas une Allemande.

Son rire repartit de plus belle.

– Vous allez vite en besogne, vous autres Luxembourgeois! Franchement, Mon-

sieur Legu, je vous considère comme un camarade sympathique. Vous voilà rassuré?

– Tope!

La troisième fois, après nos ébats dans la piscine, nous nous sommes installés à la terrasse du restaurant. Hortense mangeait un sandwich au fromage. Ma bière était délicieuse.

Après, nous nous sommes assis au bord de la piscine. Nos cigarettes mêlaient leur fumée sur le ciel bleu.

– Que diriez-vous d'un tour au Siebengebirge?

– J'en serais enchantée, Lucien, mais je ne sais pas si Pappi continuera à me prodiguer des après-midi libres. Son usine tourne à plein rendement et ma place n'est vraiment pas une sinécure.

– Et dimanche prochain?

La croix gammée qui flottait sur le donjon du restaurant, éclaboussait le ciel de rouge et de noir.

Je suis sorti du Dom à huit heures. Me retournant, j'ai suivi des yeux la montée des deux flèches.

Est-ce qu'elle viendra? J'avais eu quelque mal à la décider. L'autorail partait dans vingt minutes.

La voilà qui accourait.

– Excusez mon retard, Lucien, fit-elle en me tendant la main, un malaise de mon père m'a retenue.

Nous sommes descendus vers le Rhin. Le pont résonnait d'un bruit de ferraille au passage des trains. Hortense avait dû contrarier ses parents pour venir m'accompagner.

La Rheinuferbahn remontait le cours du fleuve. La campagne dehors défilait, ensoleillée.

– Ma soeur Renate m'a recommandé de bien m'amuser, vous devriez la connaître. Je lui ai parlé de mon nouveau camarade.

Renate, c'est trop tard que je ferai sa connaissance. D'ailleurs, qu'eût-elle pu changer à nos destins?

– Vous ressemble-t-elle, Hortense?

– Oui, mais elle est de deux années plus sage que moi. Elle est la meilleure élève de papa au conservatoire et ne sortirait pas avec vous, aujourd’hui.

L’ascension du Drachenfels était une montée vers la joie. Là-bas sombraient les maisons de Königswinter. La boucle du Rhin s’estompait au loin.

Plus haut, le bruit de l’auberge nous mit en fuite. Penchés sur le vieux mur d’enceinte, nous regardions les chalands descendre le fleuve.

Il fallait encore monter pour atteindre le Petersberg avant midi. Nous traversions le Nachtigallental. Sur un banc abrité par un vieux chêne j’ai sculpté nos initiales. Un monsieur qui passait se mit à fredonner «Ich schnitt’ es gern in alle Rinden ein».

Nous parlions de choses sérieuses. Monsieur Kutscher allait très mal. Ses crises de foie devenaient de plus en plus fréquentes et douloureuses.

Il a brusquement surgi, le Petersberg, avec son hôtel devenu fameux depuis la visite de l'homme au parapluie. Lumineux et noble, il reparaissait à chaque tournant.

Le repas pris ensemble, les yeux posés sur nous, nos propres gestes sans doute aussi démontraient pièce par pièce la franche camaraderie dont Hortense avait rêvé. Et surtout après, quand nous nous reposions côte à côte dans l'herbe drue, les yeux perdus au ciel; et puis, lorsqu'elle se penchait sur moi, me taquinant du bout de son nez et que ses yeux, ses joues et sa bouche dansaient devant mes yeux, soudain ma bouche se pressait sur ses lèvres. Frémissante, elle se dégagea. Et, les traits décomposés, elle me cria:

– Tu as tout brisé, tout est fini!

Le retour à Cologne fut douloureux. Debout l'un contre l'autre, déjetés par les cahots du train, c'était le silence du désespoir.

J'ai passé une nuit pleine de remords. Pourtant j'ai fini par m'endormir, après avoir coulé ma peine dans un poème . . .

J'ai revu Hortense quelques jours plus tard. La pitié s'était installée en moi. Et la faiblesse de mon amie devenait la mienne. Devant le train de nuit qui devait me ramener à Bergheim, à l'ombre d'un recoin, longuement nous nous embrassions.

Octobre passait. Nous nous étions souvent revus, nous donnant rendez-vous au Café Eigel, au Café Reichhardt. Nous avons vu Andreas Schlüter au Kapitol, le Troubadour à l'Opernhaus, nous nous sommes promenés sagement comme des camarades, mais chaque fois, au départ de mon train, la passion nous unissait dans un baiser prolongé jusqu'à la dernière seconde.

Un soir, après avoir vu «Siegfried», nous suivions le Barbarossaring. Hortense me questionnait sur mon passé amoureux. Je lui racontai entre autres que j'avais couché deux ou trois fois avec des filles. Elle s'emporta, m'accablant de reproches. J'essayais de lui expliquer ma solitude, mon besoin de tendresse, en même

temps que l'impossibilité pour moi de coucher avec une jeune fille que j'aurais aimée. Elle ne semblait pas comprendre et moi, sans doute, je ne la comprenais pas avec toute sa tendresse. Cruel malentendu qui ne faisait qu'exacerber notre passion.

Deux jours après, au Café Eigel, Hortense vit entrer Delfosse. Nous ayant aperçus il ressortit.

– J'étais sûre qu'il nous espionne. Voilà la troisième fois qu'il nous suit.

Elle était furieuse et restait préoccupée.

Le jeudi suivant, elle me dit qu'elle avait eu une violente discussion avec Delfosse. De quoi se mêlait-il!

Le congé de la Toussaint me ramena à Luxembourg. Ma mère à laquelle je parlais de mon «aventure», me dit ce que je prévoyais. Il y avait sûrement au Luxembourg une fille qui ferait mon bonheur. Elle espérait d'autre part que ma «Dienstverpflichtung ins Reich» arriverait à son terme à la fin de l'année.

Le plan de Delfosse nous parut diabolique. Il exigeait qu'Hortense se rende à Vienne pour surveiller l'installation d'une filiale.

Nous avons fait cet après-midi-là une promenade éperdue le long du Rhin qui roulait des flots sales.

La veille de son départ, je lui ai lu le poème que j'avais fait l'autre nuit.

C'était dans son bureau, où elle m'avait introduit pour la première fois.

Les lettres que nous avons échangées étaient angoissées, celles d'Hortense, en plus, chargées d'un pressentiment étrange. Ma classe a été, durant cette quinzaine, le seul moment où j'oubliais.

Le samedi 14 novembre, le concierge de l'école me passa une communication. C'était Hortense. De retour à Cologne, elle me priait de venir au Domhotel à 15 heures. Sa voix me paraissait changée.

L'immense hall où j'allais la trouver m'accablait de son luxe comme d'un piège.

Hortense m'attendait devant un café-crème. Son air bouleversé s'expliquait par les révélations qu'elle me fit. Delfosse marié à une Juive, répudiait sa femme. Cela ne m'étonnait pas de sa part.

Il la répudiait pour épouser Hortense!

L'alternative, je n'eus aucune peine à la comprendre. Lui ou moi. Et elle m'aimait, j'en étais sûr!

Dans la salle d'attente de la gare, je n'eus d'autre ressource que de refuser, en dépit de ses larmes.

Le lendemain, voulant lui téléphoner à son bureau, j'eus Delfosse au bout du fil.

– Celle-là! Elle est partie pour Vienne.

Ma mère avait vu juste. Je fus rappelé à Luxembourg.

Si mes souvenirs sont fidèles, j'avais pu voir la soeur d'Hortense, la dernière semaine de mon séjour en Rhénanie. M'avait-elle fait signe ou l'avais-je appelée au téléphone, mais à quel nu-

méro . . . ? Je vis Renate au Café Reichhardt. Sa ressemblance avec Hortense était frappante. La même expression ouverte, intense, les yeux d'un bleu plus foncé, la taille un peu plus petite.

Qu'est-ce qu'elle m'a appris?

Plus de vingt ans ont passé, laissant dans ma vie des trous d'un noir absolu.

De même, j'ai beau m'efforcer, je ne «vois» plus Hortense. Nous n'avions pas alors la manie de nous photographier à tout instant.

En fouillant dans mes papiers, je découvre deux enveloppes bordées de noir, affranchies d'une tête d'Hitler, la même écriture gothique traçant mon adresse. La première, du 7 mars 1943, de Cologne à Bergheim et réexpédiée à mon adresse de Luxembourg, la seconde, du 12 avril, envoyée de Vienne à Luxembourg.

L'une est une lettre de faire part, annonçant le décès de Monsieur Karl Kutscher, professeur de musique, organiste etc., mort «beaucoup trop tôt», après une grave maladie, à l'âge de 49 ans; de la

part de Madame Herta Kutscher, Renate Kutscher, Hortense Kutscher.

L'autre, une lettre de remerciement, portant comme expéditeur: B. Wien 4, Carlton-Hotel, Wiedener Hauptstr. 23.

J'ai donc dû écrire une lettre de condoléances à Hortense.»

Lucien ajouta au bas de la page:

«Et c'est ainsi, pour avoir vécu une aventure aussi bouleversante, aussi insensée et aussi décourageante pour le genre humain, que le professeur Lucien Legil n'a jamais pris femme. Une injustice, si justifiée qu'elle soit, ne se laisse pas réparer par un heureux et beau mariage.»

Grâce à la bière, Lucien dormit huit heures d'affilée.

Le père Legil, la pipe à la bouche, saisit sa canne et sortit de la ferme. Il coupa une rose d'un rouge mat, bordé de perles de rosée, et la passa dans sa boutonnière. Puis, traînant légèrement la jambe gauche, il prit la route déserte d'Ernen.

Arrivé au pont, il se pencha sur le mur moussu. L'Erne coulait limpide sur les traînées d'algues qui ondulaient. Une ombre noire glissa sous l'abri vert clair.

En se penchant davantage, le vieil homme aperçut droit sous le pont le museau de la truite qui se tenait à sa place accoutumée.

Il continua sa promenade, passa devant le ravin humide du Val d'Esquif, longea la haute allée de thuyas du parc Désiré où la route tourne sous la Roche Noire et, en face du Café Victor, poussa le portillon encastré dans la barrière.

Ce dimanche matin, après l'averse nocturne, le sentier était glissant. Le Val du Mance s'ouvrait vers l'ouest, éclairé de biais par le soleil montant.

Des deux côtés, les roches creusées par la préhistoire exhalaient une fraîcheur de moisissure.

Le long du Mance, au pied de la falaise où, par endroits, le ruisseau formait de profondes cuvettes noires, les peupliers s'alignaient à perte

de vue. Leurs feuilles lustrées miroitaient sous la brise. Et, par moments, quand le vent redoublait, il y avait un bruissement de lourdes gouttes, tombant de feuille en feuille.

Le promeneur s'assit sur le banc sous l'énorme Lay des Messieurs. Il vida sa pipe contre l'un des troncs de sapin qui supportaient le banc. Et l'écho des coups arrivait des rochers d'en face.

Legil écoutait quelques instants la voix de l'Etre en qui il croyait: le froissement des gouttes tombant des peupliers, sa propre voix amplifiée quand il éclaircit sa gorge de l'enrouement matinal du tabac, le roucoulement des pigeons, le cri d'alarme du geai, le pic traversant le val avec un long cri qu'il semblait rouler devant lui, les plaintes étirées des deux buses qui tournaient au-dessus des sapins en face, cachées par moments derrière les cimes pointues et reparaisant toujours, planant en rond. Jeux de l'amour ou poursuite?

Son âme se dilatait dans ce sanctuaire d'où l'homme était banni.

Il montait maintenant par un chemin creux jusqu'au front des rochers. A cette hauteur, un sentier longeait le Val du Mance. Plus haut, une futaie de hêtres couvrait toute la crête du coteau.

On marchait sur une mousse moelleuse, d'un vert foncé, constellé d'astres argentés.

Un bruit sec dans la futaie. Un chevreuil marchait là-haut, puis, évantant l'homme, bondit vers la longue roche sauvage du sommet.

L'homme le crut parti sur l'autre versant. Soudain une tache fauve entre les arbres l'étonna. C'était le chevreuil juché sur la pointe de la roche comme sur un poste d'observation. Quelques secondes plus tard, il s'éloigna lentement et disparut.

Arrivé à la clôture qui barrait le sentier, Legil redescendit vers le Mance en longeant l'enclos des jeunes plantations.

Le lit du ruisselet était presque à sec; en amont, l'eau se perdait dans le sol pour réapparaître cent mètres plus bas.

La vallée s'élargissait peu à peu. Un autre sentier bifurquait vers la droite, vers les hauteurs d'où il atteignait Meysebourg par cent détours pittoresques, suivant les plis et replis des collines collatérales.

Legil restait sur le sentier principal. Ici le Mance formait sa dernière cuvette avant de disparaître vers la droite en passant sous le chemin.

C'était un trou rocheux, jaunâtre, où il pouvait surprendre deux ou trois petites truites, à condition d'approcher avec précaution.

Oui, en voilà une dans le coin droit où l'eau entrait dans la dépression avant de couler sur la roche affleurant la surface. D'un mouvement brusque elle vira et disparut vers le fond obscur. Au même moment, à l'extrémité gauche, sablonneuse, où l'eau s'écoulait en un mince filet, il y eut un tourbillonnement qui brouilla cette partie de la cuvette.

Satisfait de les avoir vues, Legil s'assit sur le banc, mais, comme à l'ordinaire, il n'y eut plus aucun signe de vie dans la vasque.

De quoi se nourrissaient ces truites dans ce sombre trou dépourvu de toute vie végétale?

Lucien s'éveilla tôt. Le ciel était de ce bleu brumeux qui promet de radieuses journées d'automne. Sa main saisit en tâtonnant la montre posée sur la table de nuit. Cinq heures et demie. Il croisa les bras sous la nuque.

Quelque part une cloche se mit à tinter. Après, le silence retomba. Cette lumière pure, une atmosphère spéciale l'avertissait toujours que c'était dimanche: poussée de bonne volonté, sérénité, bonheur auquel il ne se dérobaient que très rarement.

Lucien sentit la présence de la grâce. Ce n'était pas la première fois qu'il l'avait éprouvée ainsi venant à lui à travers la plus grande dépression. C'était l'aube qu'il attendait avec cette confiance que rien n'avait jamais démentie.

La perspective d'une belle journée ensoleillée pouvait sans doute suffire à expliquer son optimisme. Mais il aimait à voir dans ce retour à la lumière intérieure une intervention directe de Dieu. Comme si Dieu était bien forcé de lui tendre une planche de salut chaque fois qu'il était sur le point de sombrer et même juste au moment où tout semblait perdu.

Il savait bien aussi que sa vie obéissait à un mouvement de pendule. La dépression, la vie de pé-

ché et la débauche atteignaient vite chez lui leur paroxysme au-delà duquel se dressait un mur. Chaque fois qu'il s'était décidé à «vider un péché jusqu'à la lie», le revirement n'avait jamais tardé à le ramener à la paix intérieure d'abord, à la joie et, du même coup, au goût de la vertu.

Ainsi ce matin il se savait sauvé une fois de plus. S'il ne courait pas aussitôt au confessionnal, c'est qu'il se disait que ce serait quand même trop commode. Non, il devait pendant une semaine au moins se prouver à lui-même que son amendement était sérieux, il devait trouver le repentir actif et mériter le doux bonheur des sacrements.

Ne voulant donc pas communier ce matin, il n'irait pas à la messe de huit heures et demie dans sa paroisse, comme en période de paix intime avec Dieu. Croyant porter sur son visage les stigmates de la débauche, il ne voulait pas scandaliser ceux qui le connaissaient.

Non, il rentrerait à Bourg-la-Forêt et irait à la grand-messe. Son père, dont il admirait la constance de caractère, la droiture naturelle et la moralité, ne pratiquait pas. Chez lui, aucun de ces flottements ridicules en même temps que douloureux qui déchirait le cœur et le corps.

donné l'exemple d'une sagesse parfaite, il devait avouer voir en lui l'exemple type de la fameuse morale laïque.

Lucien considérait la morale laïque comme une utopie. Sur quoi baser les principes moraux, à défaut d'un Dieu, référence ultime et absolue? Le bien commun? Dans ce cas, l'individu pouvait se permettre une foule de délits que condamnait la vraie morale: le mensonge, le vol dans certaines circonstances, l'adultère dans certains cas, le suicide . . .

Quelle sanction effrayerait le délinquant? Le code serait si facile à contourner.

Comment expliquer le besoin de perfectionnement de certains? Qu'en serait-il de l'au-delà? Si tout cessait à la mort, pour quelle raison ne jouirait-on pas des biens de la vie aux dépens même de ses semblables, à condition de bien cacher son jeu?

Qui aurait l'élévation d'âme, la fermeté de caractère, la sagesse, en un mot, requise à la réalisation de cette morale toute gratuite?

Certains de ses collègues citaient Camus. Camus, victime de ce stupide accident de la route, vivra par ses personnages: le docteur Rieux, Tarrou . . .

Mais comment ces modèles littéraires pourraient-ils emporter la foule?

Son père? Et encore celui-ci n'était-il pas sans défaut. Cet entêtement, qui donnait parfois lieu à des taquineries, ne pouvait-il pas être à la base de sa sagesse? Mêlé, bien entendu, à une force de caractère peu commune, à une vue objective des choses résultant d'une longue expérience. Mais le fait était là. Son père était un sage. Le seul qu'il connaissait.

Il en ressentit une certaine euphorie physique, lassitude, bien-être, qu'il eût trouvé sans doute identique après une longue marche.

Réflexion faite, les à-côtés de son expérience, l'aspect technique plutôt dégoûtant, malgré le petit corps brun fort bien balancé, malgré les grands yeux de biche et la jolie bouche experte, la jouissance, fort relative, tout bien compté, est-ce que cela valait le plaisir d'une promenade par les champs et les bois?

Ce fameux besoin sexuel, c'était donc de l'imagination?

Ce besoin, une seule expérience l'aurait éliminé pour bien longtemps, Lucien en était sûr.

Cet acte glissait sur lui comme un fait insignifiant qui ne méritait pas qu'on s'y arrêtât plus longtemps.

Ce qui était pourtant certain et important, c'est qu'une tension était brisée, tension vers . . . Vers quoi, au juste?

Son état était redevenu statique. C'était une paix qui équivalait à une science.

«Das verschleierte Bild von Sais». Avec la différence que la révélation ne faisait pas place au malheur, à la tragédie, mais au calme, à la paix.

Guérie cette soif immodérée de la femme, mais de la femme belle. Celle-ci était belle, mais la chose, laide en soi, avait empêché Lucien de jouir de cette beauté.

Leçon: la beauté existe, il suffit de la voir sans vouloir la poursuivre, sans en subir l'obsession lancinante.

Lucien n'éprouvait aucun remords. Cela l'étonnait sans l'inquiéter. Tout rentrait si bien dans l'ordre établi d'avance. L'expérience était concluante. Le «coup», prémédité depuis des jours, n'avait pas payé. Ce jeu n'en valait pas la chandelle. Lucien ne pourrait point s'emballer pour ce troisième stade qui était forcément passager, presque instantané. Le besoin était calmé. Pourquoi prolonger une situation qui n'exigeait pas de suite immédiate?

Il pouvait donc revenir en arrière et se décider pour l'une des deux autres voies.

Certes, le marais du milieu, le mouvement oscillatoire entre le bien et le mal, rien n'était plus aisé et plus médiocre à la fois.

Non, il n'en voudrait plus, pas pour le moment en tout cas. Il en était écoeuré. Après s'être payé le luxe de la débauche, il savait ce qu'elle donnait. Rien. Mais comment revenir en arrière?

. . . Et absolvo te ab omnibus peccatis tuis, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti . . .

Mon Dieu, vois le cœur droit de cet homme, conserve-lui ta joie afin que le doute et le découragement ne le tourmentent plus. Charge-moi de ses difficultés; ô Jésus qui as expié pour nous tous, accepte mon humble aide!

– Allez en paix, mon fils!

L'homme ne bougeait pas. Rapprochant sa bouche de la grille, il proféra d'une voix entrecoupée:

– J'ai dit à plusieurs reprises qu'un certain curé ferait mieux de jeter son froc, parce qu'il ne vit pas comme un prêtre doit vivre. J'ai ajouté des détails. Mais je m'en repens.

– Les prêtres aussi ne sont que des hommes, mon fils. Il faut prier que Dieu les éclaire et les rende dignes de leur sacerdoce. Priez aussi pour moi et rentrez en paix.

Jean s'attardait encore une demi-heure au confessionnal. Ses brebis accoutumées étaient toutes passées. En dernier lieu Michel, ce jeune paysan qui venait de perdre sa femme. Elle lui laissait trois gosses sur les bras. Travailleur et sérieux. Communiait tous les mois, depuis l'accident.

Jean ouvrit le rideau et aspira profondément l'air frais. L'église était vide. Le soleil couchant flamboyait dans le vitrail du choeur où le Christ livide semblait se tordre sur sa croix empourprée.

Après quelques minutes de contemplation, Jean s'agenouilla dans le premier banc et récita le chapelet douloureux. Les deux premières dizaines pour Michel, les trois dernières pour le curé en question.

Avant de rentrer, il suivit le chemin de la forêt. Arrivé devant la grille de la dernière maison, il poussa la porte à claire-voie. Il monta quelques marches entre deux haies de thuyas et sonna.

Madame Greis ouvrit aussitôt.

– Bonjour, Monsieur le Curé, la journée est terminée? Ah, que je vous plains de rester ainsi pendant des heures enfermé dans cette boîte!

– Où je t'ai attendue en vain, Josette!

– Moi? Et que voulez-vous que j'invente pour venir vous tourmenter? Mais entrez, Jos vous attend.

Et poussant la porte du salon, elle laissa entrer le prêtre.

– Venez, Monsieur le Curé, fit la voix claire de Jos qui tendit sa main gauche au visiteur.

Jean s’assit en face du fauteuil roulant.

– Tu as encore trop travaillé, Jos, tâche donc de ménager tes yeux.

Tiens, si tu installais ton chevalot sur la terrasse? L’odeur des couleurs t’incommoderait moins.

– Ah oui, s’il faisait beau; mais par ce temps de chien, je devrais déménager tous les quarts d’heure.

– Tu as raison . . . Mais j’ai une idée . . .

Josette, viens voir sur la terrasse.

– Et quelle idée, Monsieur le Curé? Voulez-vous commander à la pluie d’épargner notre terrasse?

– Pourquoi pas? On fixera contre le mur un auvent, un petit toit, tu sais, en matière plastique, c’est joli, c’est transparent, et Jos pourra peindre à l’abri et au grand air, avec la forêt à deux cents mètres.

Je vais m’en occuper dès lundi.

– Vous êtes imbattable, Monsieur le Curé, et beaucoup trop bon!

Ses yeux brillaient de joie.

– Ce sera une surprise pour lui!

Jos, entre-temps, avait placé sur le chevalet la toile représentant Bourg-la-Forêt vu du fond de la vallée où serpentait l'Erne. L'avant-plan, prés et champs, manquait de relief, mais le village tapi contre le flanc de la colline bordée d'une couronne de forêts, fixait le regard par son site pittoresque et la hardiesse des couleurs.

– Fichtre! s'écria Jean. Je ne savais pas que mon village fût si joli. Et l'église! Dis donc, tu lui donnes l'allure d'une cathédrale!

– C'est un symbole, dit Josette. Blanche, elle ressort bien entre les maisons vieilles et ternes et son clocher doit dominer le château.

– Et pourtant, expliqua Jos, le clocher n'arrive pas jusqu'au ciel. La forêt et les rochers lui assignent sa place parmi les hommes.

– Comme cela se doit pour la croix du clocher, qui est aussi la croix que nous portons ici-bas.

Josette effleura le curé d'un regard inquiet; son mari, les traits crispés, laissait pendre son bras droit, avec cette main qui n'obéissait plus. Les doigts de sa main gauche s'enfonçaient dans la roue caoutchoutée de son triste véhicule.

– Ces prés, l'Erne et les champs, ajouta Jean, tu y mettras des couleurs plus fraîches, plus vives, un peu de réséda pur, des taches de coquelicot,

du jaune. Un peu de terre de Sienne pour le lit de l'Erne et puis, de l'ocre foncé dans les champs. Le passage de la forêt au ciel bleu est trop dur.

Jos s'était ressaisi.

– Monsieur Gehlen m'a dit hier de tempérer le bleu du ciel par du gris très clair qui pourrait aussi servir à bleuter un peu la forêt.

Mais que voulez-vous, Monsieur le Curé, je suis paresseux, ce mauvais temps me donne le cafard.

Vous prenez une cigarette? ajouta-t-il en tendant le paquet à Jean.

– Il est sept heures, je me sauve. Donne-moi encore ta version latine. Je te la rapporterai mardi et on pourra causer plus longtemps.

– Au revoir, Monsieur le Curé, et merci!

Jean serra cette main gauche et sourit à ces yeux enflammés, à cette bouche contractée . . .

Josette l'accompagna à la porte.

– A mardi, Monsieur le Curé!

– A demain, Josette! N'oublie pas que je te verrai du haut de la chaire.

Au revoir et bon courage!

Sa soeur l'attendait au presbytère.

– Viens-tu enfin, bon samaritain?

– Et toi, Thérèse, que fais-tu sinon me servir?

– Mais je sers le bon Dieu en personne puisque tu n'es que son ombre, comme tu dis modestement.

– Bon, l'ombre de Dieu a faim.

Thérèse apporta la soupe à l'oseille, crémeuse et appétissante.

Une tasse de café au lait et une bonne tartine au beurre et à la confiture de coings complétaient le souper

– Tiens, dit Thérèse, j'allais oublier. Bob Watry t'a demandé au téléphone. Il s'agit de votre conveniat.

– Ce bon Bob, sans lui on risquerait de ne plus revoir un seul copain de jadis.

Et que lui as-tu dit?

– Que tu lui passeras un coup de fil vers huit heures.

– Bien! Il s'agit de s'entendre sur la date. Un samedi, bien sûr. C'est ennuyeux pour nous autres curés, mais c'est le seul jour qui convienne à la fois aux administrations et aux professions libé-

rales. Tant pis, c'est pourtant mon devoir de garder le contact.

– Et un grand plaisir, ajouta Thérèse en riant.

Jean choisit le numéro de Bob Watry, sténographe au Parquet de Luxembourg.

– Salut Bob, comment va?

– Ah Jean, quelle joie d'entendre la voix sympathique d'un vieux camarade de classe! Alors tu as absous tous tes pécheurs repentis?

– Mais oui, Bob, il n'y manquait que toi. J'aurais certainement été édifié par la confession du meilleur chrétien, du meilleur mari, du meilleur père et, j'en suis sûr, du meilleur fonctionnaire.

– Merci, meilleur des curés! Eh bien, serais-tu libre le samedi 7 juillet?

– J'ai déjà moi-même pensé au 7, oui, ça irait. Je pourrai trouver un remplaçant pour les confessions. Et où proposes-tu d'aller?

– Connais-tu l'Auberge Verte à Berville?

– J'en ai entendu dire du bien. On pourrait commencer par une promenade aux gorges du Moellerdall.

– Parfaitement! S'il pleut, ce sera une partie de quilles dans quelque bistrot des environs. O.K.! Jean, puisque tu es d'accord pour cette date et pour le restaurant, je m'occuperai des invitations.

– Qui seront certainement aussi poétiques que l'année passée. Il faut que tu nous lises les derniers-nés de tes poèmes.

– Je verrai, si j'ai le courage. Et on discutera de graves problèmes après le festin, au café-quetsch-cigare.

Voilà, Jean, je te laisse à ton repos bien mérité.

Au revoir le 7 juillet!

– Mes compliments à ta femme et mes bonjours à tes gosses! Ne manque pas de les amener prochainement dans mon coin.

Bonne nuit, Bob!

Le dernier travail de la semaine restait à faire. Et demain dimanche, il fallait recommencer: à six heures, méditation, à sept heures et demie, la première messe, et tout le reste.

Jean tira vers lui le fichier qu'il relisait et complétait de semaine en semaine.

La tiche de Greis Joseph était plus racornie que les autres.

«Né à Kopstal, en 1923. Réfractaire, maquisard, il est blessé à la tête d'un éclat de grenade, à l'occasion d'une battue effectuée par l'occupant dans les forêts de la région. D'où paralysie de la jambe et du bras droits.

Parents déportés en Silésie, en 1943, où le père, menuisier, est décédé en juin 1944.

Marié depuis 1945 à Josette Ley, l'infirmière qui l'a soigné dans la clandestinité.

Suit les cours de l'Aide en français (Lucien Legil) et en peinture (Guy Gehlen).

Catholique pratiquant avant son accident. Depuis, il est aigri, refusant les sacrements.

Sa femme, d'un courage et d'une patience admirables, communie tous les dimanches.»

Le curé ajouta ce soir:

«Jos se préoccupe, sans en parler explicitement, du problème de Dieu. Laisser mûrir en lui la semence divine, sans le brusquer par aucune intervention directe.»

La sonnette!

Thérèse descendit ouvrir la porte.

– Ah, c'est vous, Monsieur Gehlen, entrez donc! Jean ne doit pas tarder. Vous pouvez bien attendre quelques minutes et me tenir compagnie.

Guy réussit mal à cacher sa déception.

– Mais certainement, Mademoiselle Thérèse, on l'attendra, notre cher curé.

J'ai profité de l'après-midi pour faire un saut à Bourg-la-Forêt et revoir les bords de l'Erne.

Cela me change un peu de ma vue imprenable que je sais par cœur.

Thérèse le fit asseoir et apporta la bouteille de quetsch.

– Ne dites donc pas de mal de votre coin. Quel panorama que le vôtre! Cette plaine largement ouverte avec, au fond, le Mont Créqui. Et puis ce clocher avec ses clochetons, et la belle cure, tout à côté.

Quel sujet pour un peintre comme vous!

– A propos, je viens d'en faire un tableau, vous le verrez à votre prochaine visite. Travail d'amateur, mais je l'aime bien.

– Je peux m'imaginer!

Pourquoi Jean tient-il tellement à Bourg-la-Fo-
rêt? C'est pittoresque, la ruine, les rochers, les
bois; cependant, mes rhumatismes se passe-
raient fort bien de ce trou humide.

– Votre presbytère n'est pourtant pas mal. Voyez
comme il domine le bourg.

– Vous voulez rire, monter ici plusieurs fois par
jour, ce n'est pas toujours une partie de plaisir.
Pour le reste, ce n'est pas mal, je ne dis pas non.

– Et puis, Jean voit sans doute tout le bien qu'il
peut faire ici. A ce que j'entends dire, ses ouailles
ne sont pas toutes des brebis blanches.

– Vous voulez parler des têtes fortes qui ont peur
de l'eau bénite. Peine perdue, vous dis-je!

– Comme moi, c'est ce que vous pensez sans
doute.

– De vous, Monsieur Gehlen, je n'ai jamais
douté. Quand on a une si bonne femme, une
sainte, quoi!

– Vous avez peut-être raison . . .

Guy se leva et se plaça devant la fenêtre.

Thérèse ne put se défendre d'un mouvement de
pitié. Visiblement, Monsieur Gehlen n'était pas
dans son assiette.

– Vous le verrez bientôt arriver. Quant à moi, je vais m'occuper à la cuisine.

Guy resta silencieux. L'agitation qui l'avait chassé de chez lui reprit le dessus. Cela ne pouvait pas continuer ainsi, il deviendrait fou à la fin. Il lui fallait une soupape. Qui d'autre que son meilleur ami et qui était par-dessus le marché prêtre . . . Ne sont-ils pas là, comme dit Jean lui-même, pour se charger du fardeau des autres?

Jean, au même moment, apparut au coin de la rue. L'homme providentiel?

Guy le regardait comme il s'amenait, mince dans son clergyman, étonnamment jeune. Celui-là était bien dans sa peau, celui-là rayonnait!

– Sois le bienvenu, Guy! Ta bagnole, dis, n'a-t-elle pas besoin d'un coup d'éponge? Je ne verrais pas grand-chose avec un pare-brise pareil.

– Que veux-tu, Jean? Il est à mon image.

– Qu'est-ce qui ne va pas?

Mais d'abord, viens, montons dans mon bureau. Nous y serons mieux pour bavarder, pour fumer et pour boire, en attendant le dîner. Car tu restes avec nous.

– A propos, dit-il en servant un verre à Guy, ton élève fait des progrès, sa toile prend de l'allure. Je me suis permis de lui prodiguer des conseils.

Figure-toi, dans le genre de notre ancien prof de dessin et de peinture.

Tu te rappelles?

«Mach das etwas mehr bläulich, gräulich!»

Ah, ce bon Lampes!

Guy sortit de son mutisme.

– J'aimerais avoir sa palette. Tu peux être fier de ton Lamboray, ces fondus, ces tons chauds mais combien contenus. C'est ça, nos Ardennes!

– C'est justement cette dégradation des teintes qui manque encore à notre cher Jos. Ça, c'est ton boulot. Car de Josette, il ne supporte pas la moindre critique.

– Josette . . . Guy s'interrompt, sentant la rougeur sur son visage, c'est une femme admirable. Non, je n'ai pas été les voir aujourd'hui. Ce sera pour la fois prochaine.

Jean n'enchaîna pas. Il pressentait depuis des semaines le courant qui passait entre Josette, jeune femme appétissante et son ami. Était-ce plus qu'une sympathie mêlée de pitié? Le sort

de Josette n'était certes pas enviable. Mais de là à imaginer . . .

– Josette apprécie beaucoup ton amitié pour Jos et pour elle-même. Les deux t'aiment bien.

Pas de réponse.

– Comment trouves-tu mon Auxerrois?

Mais tu oublies de bourrer ta pipe!

Machinalement, Guy sortit sa pipe, mais ses mains tremblaient en la remplissant de tabac. Son briquet eut plusieurs ratés avant que la flamme jaillît.

– Mais qu'est-ce qui ne va pas? répéta Jean, c'est Josette?

– Qu'est-ce que tu veux, mais oui, c'est ça!

Tu sais que Margot et moi, ça ne colle plus trop bien. Alors on est sensible à la gentillesse, à la fraîcheur . . . Mais je résiste. C'est la femme de Jos, et que puis-je faire d'autre que d'espacer mes visites?

– Pauvre Guy!

Jean était désesparé. C'était si grave que cela!

Guy se ressaisit le premier.

– Ce n'est pas de cela que je veux t'entretenir, il y a autre chose.

Tu connais Margot. Pas bigote, mais comment t'expliquer . . .

Pourtant tu entends leurs confessions, à ces épouses si exemplaires aux yeux de Monsieur le Curé . . . mais terrorisées par l'Eglise.

De là les bordels qui poussent si souvent à l'ombre des églises!

Guy ne se possédait plus. Il tremblait.

– Mais rassure-toi! Ils ne m'attirent pas. J'ai, Dieu soit loué, la classe, le travail de mes mains et surtout la peinture . . .

Jean se taisait. Mieux valait lui laisser vider son sac.

Lui-même doutait de plus en plus de l'attitude autoritaire de l'Eglise en matière de morale conjugale. Et il avait depuis des années pris sur lui de mettre les conjoints devant leur responsabilité d'adultes.

– Excuse-moi, reprit Guy qui semblait se calmer. Je suis le premier à plaindre Margot. N'est-elle pas victime de préjugés séculaires?

Josette? Non, tu ne me verras jamais aller jusqu'à l'adultère. Ce n'est pas là d'ailleurs le motif de ma visite.

Il me reste sur le coeur un poids, un regret lancinant, le souvenir d'une aventure que je n'ai jamais pu avouer à ma femme. Alors j'ai pensé à toi.

Je ne pratique plus depuis des années, pour la raison que tu sais. Le récit que je vais te faire sera pourtant comme une confession puisque j'en attends une délivrance, une purification si tu veux.

Jean se leva, mettant sa main sur l'épaule de son ami.

- Tout à l'heure, Guy! Faisons d'abord honneur au dîner de Thérèse. Après, tu me raconteras ton histoire.

Ils descendirent à la salle à manger.

Une heure plus tard, les deux amis se retrouvaient installés en haut. L'ombre gagnait la pièce, mais Jean n'allumait pas encore.

Et Guy, sans préliminaires, commençait comme sous l'effet de l'hypnose.

«Je remets du savon pour la troisième fois. Enfin l'anneau glisse et je l'enfouis au fond de mon portefeuille.

Je remonte. En traversant la salle, je la vois ranger le rouge et la poudre dans son sac de croco noir.

Il me reste sur le coeur la même sensation de choc brûlant que lorsqu'elle est venue à la table voisine. Ses yeux noisette, son tailleur glauque, sa cheville, sa main avaient d'un coup envahi le vide à ma gauche.

Pendant qu'elle achève sa côtelette et ses légumes, ma main à côté d'elle me semble nue. Après, je lui offre du feu pour sa Player's. Quand elle a commandé son thé, j'ai déjà pensé qu'elle est Anglaise. Mes premiers mots n'obtiennent que des réponses laconiques.

Au sortir du Pam-Pam, sur l'immensité des Champs-Élysées, il n'y a eu qu'elle, marchant à mes côtés. Quand nous sommes descendus en voiture, elle m'a dit que son père venait d'acheter une Riley décapotable, qu'elle partirait après-demain pour la Côte d'Azur, qu'elle habitait à l'Hôtel Cambridge, Avenue Marceau. Au Café de la Paix, j'ai changé un billet de 1000 francs belges chez le garçon que je connaissais. Ensuite, je l'ai

amenée, presque en ~~face~~ **face**, dans ce dancing.

Le tango nous remorque sur sa pente. Elle vient, va, me suit, presque abandonnée, puis repart seule. Les mots de même viennent, confiants, racontent, puis tarissent et reprennent.

Comme deux barques amarrées côte à côte, nous causons derrière notre table, échappés à la houle inconsciente. Nos silences autant que nos paroles circonspectes nous rapprochent.

Elle s'appelle Mag et voudrait se changer pour le dîner.

Pendant que je l'attends devant son hôtel, j'essaie de faire le point.

Après la clôture d'un stage de recyclage, je m'étais levé vers onze heures et me proposais de filer sur Meaux. Et j'avais échoué au Pam-Pam.

Elle sort, moulée dans un ravissant imprimé à ramages fauves. Nous descendons sur la Concorde, traversons la Seine et remontons vers le Luxembourg. Nous

tombons sur le Mazarin où je n'ai jamais mis le pied.

C'est petit et intime, le maître d'hôtel nous installe à une table au coin de la salle.

Je l'ai maintenant bien à moi, en face; goulûment je lis son visage, je bois ses paroles. J'y prends tout mon soûl d'une tristesse soudaine et totale qui glace mon coeur et m'immobilise la langue pour le reste du dîner.

Une larme vient ternir son oeil pendant un moment, mon amertume cependant est sans bornes. J'empoisonne ces minutes d'éternité. Elle se débat – je ne puis m'empêcher d'admirer sa vaillance britannique – et réussit à sauver les apparences.

Elle ne connaît pas de local et je la traîne je ne sais où. Au 1^{er} du d'Harcourt on danse, mais c'est trop plein. Nous passons indécis devant plusieurs boîtes à Montparnasse, il est onze heures, nous ne parlons pas. Je me rabats sur Cupidon, où j'ai été la veille, tout seul. Nouvelle traversée de Paris, jusqu'au hâvre du désespoir, Place de Clichy.

Un frisson me parcourt devant les masques désabusés des garçons qui m'ont irrité toute une nuit. Les entraînuses ont l'air de me remarquer au bras de Mag. Elle n'a jamais pénétré dans un local pareil et me suit pour me faire plaisir.

Nous voilà arrivés à bon port. Je me suis ressaisi, je lui raconte mes années aux Beaux-Arts, la vie à Luxembourg . . . Je brave le braiment inhumain du clairon idiot; le cuivre, par vagues monstrueuses, m'assaille de ses ailes de cauchemar. Mais le bonheur est là, palpable à portée de ma main. J'invite Mag pour les tangos joués pour nous, c'est délicieux.

Le champagne semble fait pour Mag. L'orchestre joue pour Mag, chaque type en particulier. Elle les écoute, elle regarde les garçons et les femmes; peu à peu, elle ne boit presque plus, elle préfère ne plus danser.

Sa bouche est encore plus épanouie que l'après-midi, ses yeux s'allument de flammes secrètes, l'or de ses cheveux ruisselle sur ses épaules caressées par la peluche rouge du canapé. Sa poitrine, sa

taille, ses mains sont à l'aise sous les feux de la rampe.

Je la sens glisser hors de ma sphère, comme elle a cessé d'être toute contre moi dans la danse, de boire mon champagne, de me parler. Ma voisine sur ma gauche, la jolie brune que j'ai fait danser la nuit passée, me regarde et attend. Le chef d'orchestre regarde Mag. Je m'imaginais qu'elle va l'embrasser comme une vieille connaissance, saluer tout le monde comme des copains, danser et boire. Il est trois heures. Je paie la note et l'emmène.

Boulevard des Capucines, j'essaie de l'embrasser. Elle refuse et me demande de la ramener à son hôtel. Je me fâche. Enfin, un petit baiser, ce n'est pas trop pour une après-midi et une soirée, je n'attends rien d'autre, je vais partir tout à l'heure puisque j'ai quitté mon hôtel depuis hier matin. Elle répète qu'elle veut rentrer, qu'elle est fatiguée. Excédé, je lui crie que j'en ai marre, qu'il y a des taxis tous les dix mètres. J'arrête et lui rends la liberté. J'entends un petit merci étouffé et j'emporte de ses yeux effarouchés une vision de panique.»

Un long silence. Enfin, d'une voix sourde:

«J'ai mis deux heures à retrouver la N. 3. Aux clartés du trajet, de temps en temps, une lueur s'allumait sur ma main gauche serrant le volant.»

Jean tourna le commutateur.

– Mon cher ami, tu vois bien que cette lueur de ton alliance te sauve. Le reste, c'est une histoire de solitude, c'est le mirage qui leurre le voyageur assoiffé dans le désert.

Non, inutile de te tourmenter davantage. Et Margot serait la première à en rire en son for intérieur, même si à toi elle faisait une scène, rien que pour la forme.

Les femmes, vois-tu, ça connaît leur homme mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Et surtout une femme intelligente comme la tienne.

Ton histoire, je l'enfouis au fond de mon coeur, elle n'existe plus.

– Merci!

Guy l'avait dit tout bas. Il continuait comme s'il se parlait à lui-même:

– D’homme à homme, Jean, c’est curieux . . . dans mes rêves les plus érotiques, c’est toujours Margot, jamais une autre femme . . .

– Tu vois bien!

La tendresse tout au long de la journée, c’est ça l’amour. Le reste viendra aussi. Mais sans brusquerie, sans éclat.

– Merci, Jean! Alors tu me donnes l’absolution? fit Guy en souriant.

– Tu la veux vraiment, en bonne et due forme?

– Pourquoi pas?

Lucien a une faiblesse qu'il cache comme une maladie honteuse. Il écrit un roman où il se voit tel qu'il aurait pu être . . . ou peut-être tel qu'il est.

«Le printemps et surtout l'été pour moi, c'est comme le printemps et l'été pour la nature. Tout éclôt, fleurit, s'épanouit, après le repos forcé de l'hiver. Cette exubérance des fleurs, des fruits, qui semble provoquer l'exubérance de la parure de la femme, la plus belle des fleurs, son besoin instinctif de s'embellir, de plaire, de séduire, cette profusion de beauté m'entraîne chaque année vers une sujétion fatale sous l'empire des sens et surtout de la vue.

Entre le recueillement heureux et fécond de l'hiver et la frénésie de la beauté qui me saisit au début de l'été, se place une courte période où l'oeil est la fenêtre limpide de l'âme émerveillée. Joie et bonheur de la redécouverte . . .

Hélas, cette quête de la beauté devient une obsession qui ne me quitte plus. Plus j'y cède, plus elle me domine. Torture de l'âme ravagée. Car pour voir la beauté, j'enfreins des principes admis et suivis avec ferveur durant de longs mois.

De sorte que le temps de mes désirs les plus lancinants devient pour moi un enfer. Tirailé entre

le culte des beautés et l'adoration de la beauté divine, avec toutes ses exigences intransigeantes, je vis déchiré, malheureux.

Me priver dans ces conditions des sacrements, me paraît une conséquence logique en même temps qu'une frustration douloureuse.

Par ailleurs, succomber aux sortilèges de l'été, c'est l'arrêt de ma production littéraire. Mon âme n'est plus qu'une faible veilleuse. Elle croit avec la même certitude en Dieu qu'en hiver. En même temps, cependant, je ne me sens pas la force de renoncer à la beauté féminine partout où je peux la trouver . . .

Si j'écris ceci ce vendredi 1^{er} juillet, c'est que j'espère retrouver l'équilibre et le besoin sincère de communier ce soir même à la messe. Il me reste trois heures.

Je sais bien que ma religion n'exige pas que je fasse ces communions régulières et que je resterai sans aucun doute un chrétien convaincu tout en interrompant cette pratique.

Mais je ne suis pas fait pour le chemin du milieu. C'est tout ou rien. Entre les deux extrêmes je me sens vide. J'ai horreur du vide et me laisse attirer par la force qui l'emporte pour le moment.

Pourquoi, dans ces conditions, ne suis-je pas résolument fidèle à Dieu?

Ma sincérité exige que je suive ma nature intime. Or, celle-ci subit en été des forces qui tendent à la liberté de penser, de sentir et d'agir. De sorte que mon attitude licencieuse vient de l'intellect, d'un esprit de révolte contre l'emprise de Dieu sur ma vie; alors que, par le coeur, j'adhère au culte exclusif de Dieu, de la Sainte Vierge et que j'en éprouve une nostalgie que rien ne saurait atténuer ni détruire.

Voilà, c'est décidé pour cette fois. A la fin de ma promenade d'hier, je suis allé boire au bistro du coin, en compagnie de René, vieux célibataire comme moi. Une eau minérale, puis l'exemple du copain aidant, des demis. C'était loupé, la messe avec la communion.

Etrange! Ce calme qui m'est revenu comme si j'avais communiqué. Comme si je m'étais confié à quelqu'un de plus fort que moi. Ne l'ai-je pas fait en écrivant ceci? C'est une confession, serait-ce aussi une sorte de communion?

J'en doute, mais, de quelque façon, écrire me purifie, me fortifie, me rend l'état de grâce, la paix, la joie.

Au fond, mon oeuvre littéraire exerce sur moi un attrait plus fort que la plus belle femme. Il faut seulement que je sois en train d'écrire quelque chose.

Le malheur c'est que l'été m'a surpris en pleine crise d'improductivité. Si je réussis à prolonger l'activité créatrice de l'hiver à travers le printemps et l'été – ça ira le mieux si ma ferveur religieuse ne m'abandonne pas en cours de route – j'aurai bouclé la boucle.»

L'apaisement que Lucien avait ressenti après cette «confession» n'amena pas le grand changement qu'il avait espéré. La semaine suivante ressemblait aux autres avec, cependant, une apparence de progrès. Moins de dissipation, mais au fond toujours la même tension, la même soif. Lucien n'avait point retrouvé le goût d'écrire.

Un soir, après une aride et ascétique journée de pêche suivie d'un gueuleton en compagnie de quelques collègues, il s'évada en fin de soirée. Pour échouer dans une boîte. En quête d'un visage d'ange . . . Il aimait s'attabler à côté de ces hommes venus là pour des raisons peut-être aussi obscures que lui. Pourtant, beaucoup semblaient simplifier la question en traitant à mi-voix avec une fille. Après, ils disparaissaient par

la porte des lavabos qui donnait invariablement sur l'escalier au bout duquel viendrait les emmener leur maîtresse d'un quart d'heure. Ces types n'avaient pas l'air embêtés, mais plutôt la mine décidée de maquignons professionnels.

Lucien les regardait manoeuvrer avec envie et dédain à la fois. Jamais il ne pourrait devenir un tel marchand de chair.

D'autres chahutaient derrière leurs demis vidés aux trois quarts ou renouvelés par tournées. Leur franche gaieté et leurs gros mots amusaient Lucien et le dédommageaient de son isolement. Il leur souriait et des fois leur adressait un mot comme à des frères.

Un pauvre type qui se voyait refuser une dernière goutte, lui fit des confidences saugrenues, attendrissantes, encouragé par l'attention compréhensive avec laquelle Lucien l'écoutait.

Un petit jeune homme accoudé au bar avec deux copains aussi ivres que lui, confia à Lucien que son père était un salaud, qu'ils devraient rentrer en taxi parce que sa voiture était en panne, qu'il avait le lendemain une composition de chimie dont il ne savait pas le premier mot . . .

Lucien répliqua qu'il ne devait pas appeler son père un salaud pour la seule raison qu'il était avocat et riche, que son vieux était plutôt idiot d'acheter une voiture à son fiston, qu'il leur serait à tous les trois fort salutaire de rentrer à pied et que lui, le fiston, était une petite crapule. Ce qui ne les empêcha pas d'accepter la tournée que Lucien leur offrit avant de quitter ce mauvais lieu où les filles étaient fortes et vulgaires.

«C'est donc raté. Je n'ai qu'à rentrer dans l'ornière que je foule depuis trois années. Elle m'a marquée bien plus que je n'avais cru. Sans cette science du plaisir je ne me serais pas trahie, je l'aurais eu.

C'était le fameux temps des cerises. Ma tante en avait plein son verger. Un jour, mon cousin Marc lui proposa d'amener Jean. Et la bonne tante de sauter sur l'occasion avec cette manie d'entremetteuse innée à toutes les bonnes tantes.

Lorsque je montais la côte vers le gros village qu'elle habite sur le plateau, le soleil ne tapait pas encore. Je pédalais lestement, me laissant pénétrer d'air frais et embaumé.

A droite, les prés descendaient vers le ravin endormi, à gauche, après le banc où je soufflais, allongée sur le dos, la forêt suivait la route jusqu'au sommet du co-teau.

Les battements de mon coeur m'ébranlaient jusqu'au ventre; mes mollets se pressaient contre la fraîcheur du banc, mes bras baignaient dans la volupté de

juillet. Ma tête fiévreuse d'attente me rendait sourde au murmure du petit ruisseau et à l'ivresse des alouettes . . .

J'attaquais le reste de la montée à l'allure de mon sang. Le guidon empoigné, la selle lâchée, je pesais de tout mon poids sur chaque pédalée, le corps déjeté de côté et d'autre, ahanant et suant comme un forçat.

C'est ainsi que tante Irène, affairée dans son jardin, me vit déboucher du dernier virage, toute rouge et ruisselante.

– Sacrée gamine, me gronda-t-elle, tu te crois en retard?

Pour toute réponse je lui sautai au cou et l'embrassai sur les deux joues. Elle s'essuya la figure du revers de sa manche et, clignant de l'oeil, elle me nargua:

– Marc m'a téléphoné qu'ils viendront seulement demain.

– Tu me garderas donc jusqu'à demain, chère tata.

– Fort bien, mademoiselle. Prépare-toi quand même à les recevoir dans un quart d'heure.

La bonne tante. Je m'empressais de porter son panier de petits pois à la cuisine. Et sur l'évier d'ardoise je mouillais mon visage brûlant, mon cou, mes bras dans l'eau glaciale. Tout ici était naturel et solide, comme tante Irène. C'était pour moi, à chaque visite, comme un bain de santé et de pureté après la vie «civilisée» que nous menions au bourg.

Ma tante me fit boire une jatte de lait frais, puis me dépêcha à la clôture du verger d'où la vue capte une centaine de mètres de la route. Vautrée dans l'herbe, je guettais.

Des éclats de rire me firent sursauter. Les voilà, se tenant les côtes et moi, je me sentis soudain si comblée que je riais avec eux.

Jean me regardait avec des yeux noirs . . .

C'était le même feu souterrain qui flam-bait dans son regard quand je le vis sous moi du haut du cerisier. Je lui jetais les fruits rouges dans sa bouche ouverte. Marc a eu sa part aussi, mais il n'a pu s'empêcher de me regarder d'un air narquois.

secretement sur mes jambes nues je sentais monter des désirs . . . Je sautai de ma branche et me laissai gaver à mon tour.

Le soir, Marc est resté chez tante Irène pour une villégiature d'une semaine. Moi je suis rentrée, accompagnée de Jean. Au fond de la combe nous avons jeté nos vélos et sur le même banc je l'ai embrassé. Il ne savait pas et cela m'a paru nouveau à moi aussi et passionnant.

Un quart d'heure, une heure? Je ne sais combien a duré ce ciel ravi au temps; après, la folle descente a rafraîchi nos joues embrasées. La nuit tombait vite. Jean m'a suivie à la maison. Maman nous laissa sur la terrasse avec une merveilleuse tarte aux fraises. Jean mangeait et m'écoutait.

Je lui parlais de Lex, de nos brouilles, de mon vide intérieur, de mon désarroi religieux. L'éclat de ses yeux et la pression de ses doigts me prouvaient que je touchais là à une corde d'une sensibilité intégrale.

Ses paroles ont été plus qu'un baume sur une plaie, plus que celles d'un missionnaire, d'un bon pasteur pour la brebis

perdue; j'y ai bu, avec le baiser sur sa bouche, l'âcre passion d'un coeur ardent.

Dans mon lit, avant de m'endormir, je sentais que son calme me pénétrait comme un fluide de bonheur et j'eus la conviction que là-bas, à l'Hôtel de la Poste, ma confession le tenait éveillé.

Les jours suivants furent une révélation. Après l'aventure avec Lex, ce fut la poésie grisante d'un espoir immense. Nous rôdions pendant des heures dans les sapinières, nous embrassant sur les bancs délaissés. Un mardi, Jean me donna une preuve de son amour en refusant une invitation chez les Meunier qu'il fréquentait depuis des années à cause de la cadette Malou. Il eut d'abord l'air malheureux, mais je l'emmenai au village voisin acheter des oeufs et ses remords s'évanouirent en cours de route.

Ce qui m'imposait en lui tout en me décevant malgré moi, c'est qu'il n'essayait jamais de m'avoir.

Je suivais tous ses caprices, me laissais photographe, promis de ne plus revoir

Lex en qui il voyait mon mauvais génie. Je lui avais en effet raconté certains détails de mes relations avec l'artiste, avec l'arrière-pensée sans doute de l'allécher, car je sentais qu'il était sensuel et passionné. S'il n'a pas cédé, c'est qu'il était foncièrement religieux et qu'il voulait mon bien avant de convoiter ma chair. Et ce charme a opéré sur mon âme, tout aride qu'elle était. Je sentais que peu à peu Jean m'installait dans l'édifice de sa vie morale, j'admettais ma fonction nouvelle comme pierre angulaire dans son sanctuaire dont l'ogive tendait vers Dieu. J'avais beau me moquer de Dieu, je n'en arrivai pas moins à me familiariser avec ce maître.

Sa séduction à lui, ce fut de m'emmener à Hettel pour me présenter à sa mère. Le chemin le plus droit. Quand il m'en parla, le cœur m'a failli un moment; joie ou appréhension? Mais j'admirais cette droiture, et lui goûtait son projet avec un enthousiasme débordant.

Nous nous trouvâmes à la gare et le parcours en chemin de fer fut comme mon

voyage de noces. Jean devait sentir de même, il était aimant, tendre et correct, même les dernières minutes où nous étions seuls.

En entrant dans leur maison, j'eus l'intuition d'une inconvenance, d'une imprudence que je commettais. Mais la joie de Jean me fit vite oublier ce scrupule.

Sa mère n'était pas là et, comme le voyage nous avait creusés, je m'improvisai ménagère en préparant un bon goûter. Mon ami me regardait faire avec une admiration qui me fit rire et presque pleurer de joie. Je sentais bien qu'il me voyait comme sa femme.

Notre idylle fut interrompue par Thérèse, la soeur de Jean. Elle venait voir sa mère et ne cacha point son étonnement de me trouver là avec son frère. Bien qu'elle se retirât promptement, son apparition nous parut créer ici un climat irrespirable.

Jean me proposa de partir en ville. Dans la vallée de la Pétrusse nous retrouvâmes notre insouciance sur un banc ombragé. Après, ce fut le cinéma. Je ne me rappelle pas le film, il ne comptait pas pour nous.

Il me semblait que mon ami avait pris feu autant que moi je brûlais et la nuit, seuls dans notre compartiment, à la clarté bleue de la veilleuse, nous passâmes deux heures merveilleuses. Allongée sur la banquette, je lui parlais d'amour pendant que sa main caressait mes jambes passées sur ses genoux . . .

Après l'arrivée, nous restâmes assis sur le banc derrière l'église, recueillis au clair de lune qui paraît les tours du vieux château de lueurs blafardes. Nous échangeons de tendres vœux ce dernier soir, l'avenir était si beau. Le lendemain, Jean rentra à Hettel.

La lettre qu'il m'écrivit par la suite m'apprit une fois de plus que le bonheur n'est pas pour moi. La tendresse des premières pages me berçait d'un ravissement ému, mais à la troisième j'ai pu suivre ligne par ligne l'embarras croissant de Jean, son malheur, son désespoir. Il ne promettait pas de revenir chez moi, il ne m'invitait pas chez lui. Je compris que j'avais fait une gaffe fatale en l'accompagnant chez lui. Je le lisais entre ses

lignes, une force travaillait contre moi. Quelle force? Ce n'était pas Jean, il m'était attaché malgré l'opposition diamétrale de nos deux natures, ou peut-être plutôt à cause de ce contraste même. Il s'agissait sûrement de ma personne vue par sa soeur, par sa mère surtout.

Je me savais bien faite, jolie, plaisant aux garçons. Qualités qu'on vous pardonne difficilement lorsque votre renommée . . . Ma liaison avec le sculpteur Lex S. n'était sans doute pas passée inaperçue et m'entourait d'une odeur de vice . . .

Le doute me chassait de la maison et j'errais des heures sur les sentiers suivis avec lui. Jean faisait sûrement de son mieux, mais lutter contre mon image déformée dans le jugement de sa famille, lutter surtout contre sa propre nature vertueuse et soumise, n'était-ce pas trop?

Je lui répondis ce même soir. Je reconnaissais mes torts et remettais mon sort entre ses mains. Mais je le suppliais de me revoir s'il ne voulait pas mon malheur. Il ne pouvait pas oublier que sans

lui je tomberais à nouveau, inévitablement et sans retour.

Sa réponse me fixa un rendez-vous pour le surlendemain, à mi-chemin. Il viendrait à bicyclette, sans doute pour ne pas avoir l'air d'aller si loin.

Je revivais à l'idée de ce mensonge qu'il faisait pour moi. Avant d'aller à la gare, je me regardais longuement dans ma glace. Mes blonds cheveux soyeux encadraient un visage mutin avec des yeux bleus aux longs cils, un nez légèrement arqué, des joues fraîches, un menton ferme sous une bouche voluptueuse. Mon chemisier laissait deviner des charmes que Jean avait jusque-là respectés, ma jupe retombait en larges godets émaillés de grandes fleurs rouges, bleues et blanches. Mes jambes, «les plus belles du pays», jaillissaient comme deux «hymnes de beauté» des fins escarpins aux talons pointus. Telle, il m'aimerait à la folie, je le sentais.

Arrivée à destination, je m'installai à la petite terrasse de notre rendez-vous. Des cris joyeux m'accueillirent, c'étaient Roger et Pierre, deux bonnes connais-

sances, tous deux étudiants en médecine. Comme ils me détaillaient en vrais connaisseurs pendant que je leur expliquais que j'attendais Jean! Si lui m'appréciait avec la même chaleur, je pouvais chasser tout souci.

Le voilà! Ils se connaissaient depuis l'université, mais Jean m'emmena peu après pour une promenade sur la Nuck. C'était comme au début, rien que des effusions passionnées, des baisers, des caresses pendant que nous montions vers le sommet. Je devais être comme sa mauvaise occasion pour laquelle il s'était décidé et qu'il se hâtait d'épuiser, ignorant à dessein le regret de demain. Et moi, je me sentais brûler du désir que j'allumais en lui et je voulais, cette fois, aboutir à un résultat.

Du verger que nous montions, le regard embrassait toute la petite ville blottie aux pieds des premières hauteurs de l'Ardenne. Nous subissions avec la même émotion la douceur du paysage. Soudain Jean m'entraîna avec violence dans l'ombre de la haie qui bordait le verger. Le regard anxieux, il prit ma bouche et

s'y colla passionnément. Je l'attirai contre moi dans l'herbe. Et il me pressait de tout son corps qui m'emportait sur la houle furieuse de son désespoir.

Après cette parodie de possession, Jean semblait se calmer, mais moi, je me sentais prête à ce qu'il ne pensait pas à faire. J'avais tellement hâte de sceller cette minute si fragile.

C'est ainsi que je perdis Jean.

Nous descendions le sentier, enlacés et silencieux. Ce silence restait entre nous, malgré les quolibets de Pierre, malgré le cognac que Jean m'offrit. Son rire me parut faux, de même son baiser d'adieu.

Deux, trois lettres allaient et venaient; elles étaient de trop et ne faisaient que nous déchirer davantage.»

Thérèse rassembla les feuillets et, toute songeuse, les glissa dans l'enveloppe jaunie. Combien d'années s'étaient écoulées depuis que son frère l'avait reçue comme lettre recommandée? Vingt ans? Quelques semaines après l'accident sans doute.

Aujourd'hui elle comprenait le geste de cette mère désespérée, envoyant à Jean une copie de ce que sa fille avait confié à son journal intime. Une plainte pathétique, une accusation? Est-ce que Jean l'avait ressentie comme telle? La mort tragique de Jacqueline l'avait-elle déterminé à changer le cours de sa vie?

Thérèse s'imaginait son frère conservant ce message d'outre-tombe, le sortant de temps à autre du fond du tiroir, le relisant . . .

Le lendemain, Thérèse se réveilla peu avant l'aube. Elle aurait pu se lever, tant la nuit avait chassé toute fatigue.

Elle se revoyait jeune institutrice à Wark, rentrant les samedis soirs à Hettel par le tortillard de l'Atert. De H., il y avait encore une demi-heure à pied jusqu'à la maison où elle retrouvait Jean, de huit ans son cadet, attablé avec ses parents.

Son père, employé des Chemins de Fer, mourut peu après.

Jean, le lycéen, l'étudiant à Louvain, puis, surprise, sa vocation tardive, le séminariste . . . Depuis quinze ans, curé à Bourg-la-Forêt où elle l'avait rejoint après le départ de Mathilde.

C'était une vie remplie qu'elle menait ici, celle d'une maîtresse de maison, pas trop absorbante il est vrai, mais intéressante, des fois passionnante.

Un peu psychologue du fait de son activité pédagogique, elle se complaisait dans la «psychologie appliquée».

Son frère, elle le connaissait à fond, elle l'aimait et veillait sur lui. Ses indiscretions bien intentionnées lui avaient appris sur lui ce qu'elle ignorait tout en le pressentant un peu. C'était un vrai prêtre, qui avait vécu. Il avait une grande ouverture d'esprit, surtout en matière de morale pratique, celle du couple en particulier. Témoin ces gens qui affluaient de toute la région à son confessionnal, la veille des fêtes.

Réunissant mensuellement des couples dans sa cure, il animait des discussions sur l'évangile, sur la vie conjugale, sur l'éducation des enfants, les amenant peu à peu à penser par eux-mêmes. Il réussit non sans peine à les libérer de craintes invétérées.

Le sixième commandement, avec sa hantise du péché, il n'hésitait pas à le reléguer loin derrière le précepte de l'amour et de la charité.

L'amour du prochain et son corollaire, l'amour de Dieu, n'était-ce pas le premier devoir, d'après la parole et le témoignage de Jésus? Le grand péché, c'était donc le manque d'amour. Et cela allait très loin, comme Jean disait . . .

Thérèse connaissait aussi les amis de Jean. Ne les avait-elle pas reçus et servis dans la salle à manger lors du dernier conveniat?

Mais c'étaient surtout les habitués du presbytère qui étaient devenus un peu ses enfants spirituels.

Lucien Legil, que son origine paysanne n'empêchait pas d'être un névrosé, un . . .

La sonnerie du réveil coupa court aux élucubrations de Thérèse. Il ne s'agissait pas de paresser davantage; Jean, avec toutes ses qualités, était pointilleux. Ah, qu'elle l'avait gâté!

Guy roulait à quatre-vingts sur la N. 3. Le poids lourd devant lui sortait du virage et amorçait une section droite, plutôt une longue courbe, imperceptible, vers la gauche. La route était dégagée à l'avant. Il fallait profiter.

Actionnant le clignoteur gauche Guy fonça. Margot se crispa sur son siège. Il semblait que le poids lourd accélérât. Cependant la Ford gagnait rapidement du terrain.

Déjà la remorque était dépassée.

Voilà qu'en face débouche un autre poids lourd, un mastodonte celui-là, arrivant en trombe.

Guy entendit un cri étouffé à ses côtés. Il n'eut pas le temps de s'effrayer. L'éclair des phares devant lui délimita un instant l'étroite issue, le trou par où il fallait sortir. Ecrasant la pédale des gaz il allait doubler le remorqueur.

L'autre était là, à quelle distance?

C'était la vie ou la mort. Le trou se rétrécissait. La Ford dépassa le capot du camion, se jeta sur la droite. L'autre passa comme une avalanche.

Pas un mot. Guy ralentit et, deux cents mètres plus loin, se rangea sur le côté droit. Margot s'était évanouie . . .

Jean mangea en silence. C'était à contre-cœur qu'il avait laissé Guy seul après l'enterrement et le service. Mais il comprenait que son ami ne voulait aucune présence ce soir.

Thérèse, les yeux rougis, ne pouvait s'arracher à la triste vision de l'après-midi. Guy prostré derrière le cercueil, sa droite abandonnée aux mains qui se tendaient . . . De nouveau ses larmes se mettaient à couler et elle se leva pour aller faire la vaisselle.

Son frère restait immobile dans la pénombre. Après, elle revint à la table.

– Que va-t-il faire maintenant, tout seul dans sa maison?

Jean gardait le silence.

– Si du moins il avait la consolation de la foi!

La voix de son frère se fit impatiente.

– La foi, Guy l'a! Mais est-ce une consolation?

Thérèse ne put voir les traits de son frère. Mais elle sentait son désarroi profond.

– Combien d'années lui restera-t-il à traverser seul, dans le noir, dans l'enfer . . . avant d'aller la revoir! Et dire qu'ils connaissaient enfin le bonheur d'une entente parfaite.

Thérèse se contenta de hocher la tête. Elle savait combien Jean était attaché à ce couple.

– Bonne nuit, Jean!

Elle se retira dans sa chambre dire le chapelet douloureux, agenouillée devant son lit.

Les pensées de Jean suivaient leur pente.

– Mon Dieu, comment as-tu pu? Tu connais son coeur si enclin à s'accuser, à se tourmenter. Mais il doit devenir fou!

Machinalement il forma le numéro de Guy. La sonnerie à l'autre bout lançait ses appels répétés. Enfin le déclic. Et, comme d'un autre monde, un faible «Oui?».

– C'est moi, Jean. Je suis avec toi, Guy, à tout moment, ne l'oublie pas.

– Merci, Jean!

Le lendemain soir, Bob Watry reçut un coup de téléphone de Jean.

– Bonsoir Bob, ça va? Et ta petite famille?

– Ah Jean, je suis encore sous le coup de ce malheur terrible qui frappe notre camarade Guy. Ma femme aussi ne peut pas y croire. Ce pauvre Guy!

– C'est justement pour cela que je t'appelle, Bob. Il faut décommander le conveniat.

– Tu crois? Je viens de terminer le texte des invitations. Mais nous pourrions commencer la journée par une messe pour la pauvre Margot. Ce serait une marque de solidarité, ce serait peut-être une consolation pour Guy.

– Laisse tomber, Bob! Guy, c'est un gars blessé à mort. Il ne faut pas le faire souffrir encore plus par l'atmosphère d'un conveniat. Tu sais comment ça se passe!

Non, mieux vaut maintenir un contact individuel avec lui, tu ne crois pas?

– Sans doute, Jean! Tu as peut-être raison. J'irai le voir le plus tôt possible.

– Laisse-lui d'abord le temps de se ressaisir un peu . . .

Lucien traversa le Mail, passa devant la Croix de Justice ombragée par les tilleuls centenaires et monta la ruelle qui conduit au presbytère.

Le dîner en famille le retrempait chaque fois dans l'atmosphère cordiale qui lui manquait tant en ville. Son père, convalescent après son attaque, avait retrouvé son humour. Lucien en faisait le plus souvent les frais, mais il se réjouissait du bon moral que son vieux conservait après le décès de sa femme, il y avait trois ans. Choyé et respecté par Emile, par Elise et les trois enfants, le père Legil laissait à son cadet les travaux de la ferme, se contentant d'inspecter les clôtures des prés, l'état des moissons et des saponnières. Des promenades. En somme, le remède prescrit par le Dr Carels. Mais la sieste était de rigueur.

Lucien trouva Jean en train de retourner un carré.

– Salut jardinier! Je parie que tu vas repiquer des poireaux.

– Pari gagné, mon vieux! Quelle perspicacité pour un prof de la ville!

Assieds-toi sur le banc, il faut que je finisse.

Quoi de neuf à Luxembourg?

– rien de particulier. Toujours les hauts et les bas que tu sais. Pas moyen de sortir de sa peau, quoi!

– Je t'en ferai sortir, sacré dilettante! Y en a malheureusement que la vie jette au plus bas.

– Tu parles du pauvre Guy? Comment Dieu peut-il faire une chose pareille?

– Hélas, dit Jean en s'arrêtant de bêcher, le mal dans le monde, c'est un scandale vieux comme le monde. Plutôt un problème insoluble pour l'homme myope avec sa vision d'un Dieu mère poule dont la seule fonction serait de veiller au bien-être de sa créature.

Il s'attaqua à la dernière partie du carré.

– Et comment veux-tu guérir cette myopie? demanda Lucien.

Tu penses à la fameuse dignité de l'homme qui, conscient de son malheur et doté du non moins fameux libre arbitre, aurait la force de vaincre le mal?

Ou encore à la vertu qui consiste à porter sa croix en s'associant à Jésus crucifié?

Je doute que Guy trouve son compte à ces grands mots.

– La confiance n'est pas un grand mot. La confiance fondamentale, en toute circonstance.

– Tiens, un disciple de Küng! Aurais-tu lu son gros bouquin?

– Effectivement je viens de terminer «Existiert Gott?». Mais cette confiance-là, je l'ai depuis des années.

– Quel homme heureux! Et Candide par-dessus le marché! «Il faut cultiver notre jardin.» Mais rien ne peut jamais t'arriver, à toi!

– Tu n'as pas tort, convint Jean en riant.

Voilà! j'ai terminé. Les plants peuvent attendre ce soir. Viens, la fraîcheur de la maison nous fera du bien.

Ils montèrent au bureau.

– Tu prends une bière?

– Bien volontiers!

Au fond, je t'envie. Toujours de bonne humeur, toujours disponible.

– C'est cela, mon cher Lucien, je n'ai guère le temps de penser à ma petite personne. Ni de me demander si je suis heureux ou malheureux.

Il faut se faire à l'évidence que le bonheur n'est pas la grande affaire.

– D'accord !

Mais pour revenir à ta confiance, moi aussi, je l'ai par intermittence.

Les dimanches matin par exemple ont pour moi un certain goût, un climat indéfinissable qui doit être ce que tu appelles confiance.

En effet, ce terme me semble moins prétentieux que celui de grâce. Est-ce que grâce n'équivaut pas à une attention spéciale que Dieu nous accorderait ? Alors que, venant de nous, la confiance me paraît un hommage rendu à Dieu.

Ce matin, vers cinq heures, les merles chantaient dans les jardins de la ville. C'était d'une beauté inégalable.

A propos, je me rappelle encore leur chant au début de février passé. Un redoux général pouvait faire croire au printemps. Les merles chantaient. N'est-ce pas aussi une forme de cette confiance fondamentale dont tu parlais ?

– Et toute la nature qui renaît après l'hiver !

L'homme croyant peut y voir une invite à pousser très loin la confiance.

Lucien se leva en riant.

– Moi, j’y vois surtout la confirmation de l’alternance inscrite dans ma nature.

Tu vois, tu ne m’as pas fait sortir de ma peau.

Le soleil montait sur Arnescht. L'ombre des cyprès tombait de biais sur la verrière sous laquelle Guy méditait. L'atelier exposé au nord était frais ce matin d'août.

Trois longs mois déjà! Au début, il s'était terré sans voir personne. Ses classes, il les faisait comme un automate. Puis, dès les vacances, il avait parcouru les bois et les champs, chassé par la maison vide. Ne mangeant rien de toute la journée, il rentrait fourbu le soir, se forçait à prendre une tasse de lait avec une tartine, avant de s'abîmer dans une rêverie sans fin, installé au coin de la terrasse.

Et chaque fois revenait le même passé. Margot morte par son imprudence. Margot souffrant d'une affection cardiaque depuis la fièvre puerpérale et la mort du bébé. Margot morte à ses côtés d'un arrêt du cœur. Il n'en sortait pas. Sur-tout la nuit, où il la savait là-bas au cimetière, séparée de lui à jamais.

La visite de Jean, hier soir, les rares paroles entrecoupées de longs silences, leur immobilité devant le vaste paysage qu'il semblait redécouvrir, avec l'église au centre et toutes les lumières qui s'allumaient devant la silhouette foncée du Mont Créqui où apparaissait la lune, serait-ce la

sortie du tunnel? Et les supplications de Jean de revenir à la peinture . . .

Guy embrassa d'un long coup d'oeil ses toiles accrochées au mur. Toutes nourries de Margot, de ses conseils, de ses critiques dont la lucidité l'avait si souvent exaspéré. Ce qui, à ses yeux, rappelait l'agressivité de Van Gogh, sa palette crue, ses lignes tourmentées, elle n'y voyait qu'absence d'atmosphère et de plans successifs. La première esquisse au charbon ou aux contours de terre d'ombre trouvait grâce à ses yeux; après commençaient les discussions où son orgueil souffrait; mais il travaillait à se corriger, à rapprocher sa vision de celle de Margot. Sans vrai succès, et il doutait de plus en plus de lui-même.

Une exception pourtant. La jeune fille au turban, qu'elle aimait beaucoup et que lui voyait pleine d'imperfections. Mais il ne devait plus y toucher.

A vrai dire, il se croyait plus apte au portrait qu'au paysage. Le visage de la femme devenait son étude assidue, passionnée. Y faire naître la vie, le sentiment, l'âme, c'était merveilleux. Le portrait de Margot lui prit des mois de travail intense.

– C'est une belle ~~fil~~~~le~~, mais ce n'est pas moi, avait-elle constaté.

Et lui, dépité, avait fini par baptiser le tableau «Derivata». Margot n'en avait été que le point de départ. D'ailleurs, il n'était pas terminé . . .

– Elle finira par te ressembler telle que je te vois!

Guy tressaillit au son de sa voix. S'il se parlait tout seul, il était temps de réagir. Fixant «Derivata» sur le chevalet, il se mit au travail.

Guy tournait page après page. Margot avait terminé l'album juste avant les vacances de Pentecôte. Elle était là, sur chaque feuillet, tantôt gaie, insouciante, tantôt sérieuse, parfois inquiète, soucieuse. L'avait-il rendue heureuse?

La nuit tombait, il ne distinguait plus guère les photos, mais il restait là, perdu dans ses rêves.

Des cris d'oiseau très perçants le firent sursauter. Il sortit sur la terrasse et se pencha sur la grille du côté du cèdre d'où venaient les appels.

Merveille! Une procession incroyable. Un gros hérisson suivi de trois petits, avançant à la queue leu leu sous l'arbre, les petits poussant à tour de rôle leurs cris plaintifs comme ceux des petits

cochons. Les voilà sur le sentier du potager. Il restait des fraises attardées.

Non, la mère grimpe le talus, on dirait un char d'assaut; derrière, les trois petites boules allongées. La dernière dégringole et roule en bas. La mère redescend et, cette fois, le cadet monte comme pris en remorque.

Guy courut chercher ses jumelles pour mieux voir dans l'obscurité. Les voilà près du cerisier, à proximité du fourré de prunelliers.

Mais quoi! A trois mètres de la petite famille se dressait un monstre noir, sur quatre pattes, la tête avancée d'un air menaçant. En quelques sauts Guy était en bas et se précipitait. Le chat se sauva en vitesse. Sous les prunelliers, les petits continuaient à pousser leurs cris.

Guy éclata d'un rire joyeux. Est-ce que leurs piquants étaient assez durs pour décourager Minet?

Il rentra.

Et il se rappelait. Début mai. Margot s'était déjà couchée. Jetant un regard par la fenêtre, Guy aperçut un hérisson qui escaladait comme un robot la pente vers le saule pleureur. Il appela Margot pour voir l'étrange spectacle. Le voilà

qui s'avavançait vers le cerisier, mais il disparaissait dans la pénombre.

Etait-ce celui qu'il avait découvert en mars dans la cabane, hibernant sous un amas de feuilles, de brindilles et de copeaux? Il avait respecté son repos, laissant à la chaleur du printemps le soin de le tirer de là.

Car Guy avait mauvaise conscience. Un après-midi de février, il n'avait pu résister à sa manie de brûler une partie des broussailles dans la haie. Un tas épais d'herbes jaunies l'attirait. Ça brûlait aussitôt d'une flamme qui embrasait tout le tas. Quelque chose bougeait en dessous. C'était gros et lourd, c'était un hérisson qui se sauvait avec une lenteur engourdie, toute une touffe de piquants roussie par le feu.

Est-ce que la vie ne l'emporterait pas sur la mort?

Une portière claqua devant la maison.

– Cinq heures vingt, murmura Guy, quittant à regret le chevalet, pourtant ils ne devaient venir qu'à six heures!

Il regarda par la fenêtre du hall. C'était la R5 de Josette! Déjà il entendait la jeune femme monter vers la terrasse.

Il ne pensait même pas à déposer le pinceau, il éprouva un frisson tout en sentant la sueur sur son front.

La voilà toute souriante.

– Bonjour, Monsieur Gehlen! Je profite d'une visite chez ma mère pour passer.

Jos vous envoie ce souvenir.

Elle lui tendit le tableau de Bourg-la-Forêt.

– Mais, Madame Greis, il ne devrait pas, il ne devrait pas . . .

Comment ai-je pu l'abandonner pendant des mois, le pauvre Jos!

– Vous voyez qu'il a bien travaillé et il a tenu à ce que je vous l'apporte avant même qu'il ait séché.

Guy saisit le tableau.

– Que c'est beau !

Il ne put rien ajouter.

– Mais je vous ai dérangé en plein travail!

Guy sursauta. Il posa le pinceau sur la table.

– Non, asseyez-vous, Madame Greis. Un arrêt me donnera de nouvelles forces, peut-être une nouvelle inspiration.

Il essaya de sourire.

Josette vit les ravages sur sa figure, sa maigreur effrayante, ses yeux embués.

Elle saisit sa main avec chaleur.

– Vous viendrez bientôt voir Jos? Il vous attend chaque jour.

– Oui . . . mardi prochain.

Guy se leva.

– Venez, je vous montre le portrait de Margot.

«Derivata» les regardait de son air d'au-delà, étrangement voyante.

Josette ne put retenir ses larmes.

– Qu'elle est bonne! Et belle d'une manière presque surhumaine. Elle ne vous quittera plus désormais. Elle est votre ange gardien.

La jeune femme avait parlé comme dans un rêve. Guy laissait ses larmes couler en la raccompagnant à sa voiture.

– A mardi prochain!

Il alla ranger les tubes et les pinceaux, se lava les mains et sortit les verres du buffet.

Jean et Lucien, après leur visite au cimetière où ils avaient fleuri la tombe de Margot, croisèrent la R5 rouge qui descendait vers la route nationale.

– Tiens! fit Jean, mais il avala sa salive. D'ailleurs Lucien n'avait pas reconnu la voiture de Josette.

La petite Audi s'engagea sur le chemin de Guy, passant sous les branches chargées de pommes et de prunes.

Voilà Guy descendant de la terrasse.

– Salut les copains!

Un sourire rajeunissait son visage émacié lorsqu'il serrait leurs mains.

– Quelle récolte tu auras! s'écria Lucien. Il faudra revenir dans un mois pour t'aider à soulager tes arbres.

– Ce sera pour la fin septembre, mais vous reviendrez avant, j'espère.

Guy se sentait revivre. Ils lui avaient manqué, les amis.

Il leur servit l'apéritif à la terrasse.

– Et comment fais-tu tout seul? demanda Jean.
Est-ce que tu manges au moins?

– Je vis, comme tu vois. Ma bonne voisine me lave et me repasse l'indispensable. Je me débrouille.

– Plutôt mal, il me semble. Il faudra trouver quelqu'un pour ton ménage.

– J'aviserais . . . Ce soir en tout cas, on mangera une bonne omelette au lard. Yvonne nous attend après sept heures.

– D'ici là, fit Lucien, goûtons ton Auxerrois . . . et ton panorama.

Les lumières et les ombres se déplaçaient lentement dans la vallée, le clocher de l'église se patinait sous les rayons du soleil couchant.

– Quel sujet pour notre peintre!

Guy souriait. L'enthousiasme de Jean lui rendrait peut-être le goût du paysage qu'il n'avait plus voulu regarder.

– A propos, dit-il, je vais vous montrer un beau paysage.

Il alla chercher le tableau de Jos.

– Josette vient de me l'apporter. Lucien s'extasia.

– Hé curé, tu reconnais mon bourg? Et ta maison, qui me paraît un peu trop importante, au pied de la ruine! Et ton église, dis, c'est une cathédrale. Mais il est inspiré, et doué, ce bon Jos!

– C'est tout à fait juste, remarqua Jean.

Et, après un silence,

Est-ce que Josette t'a parlé de la dépression de son mari?

– Pas un mot. Mais je lui ai promis d'aller le voir mardi prochain.

– Et moi, avoua Lucien, il faut aussi que je retourne chez lui, je le négligeais un peu ces derniers temps.

– Faites-le! Et maintenant, Guy, montre-nous ton atelier.

– Vous allez être déçus. J'ai été paresseux. A peine quelques coups de pinceau.

– Voyons ces coups de pinceau!

Ils traversèrent le living pour passer dans la grande pièce sur l'arrière de la maison.

Sur le chevalet, le portrait.

Les deux amis restaient silencieux. L'expression des grands yeux était empreinte d'une tristesse infinie et d'une interrogation qui s'ouvrait

sur . . . un vertige. On se sentait démun, dépouillé sous ce regard qui savait.

Jean saisit les deux mains du peintre.

– Tu as bien travaillé, Guy!

Après, ils descendirent au village, jusqu'au café d'Yvonne, juste avant l'église.

– C'est ici, chers amis, que je viens manger à midi. Vous savez, la cuisine n'a jamais été mon fort et Yvonne me gâte comme une mère.

La patronne en effet semblait la joie et la bonté personnifiées, avec son embonpoint, sa figure poupine.

Les omelettes étaient succulentes et l'Elbling excellent.

– Pour revenir à notre sujet de tout à l'heure – Guy, on parlait du péché avant d'arriver chez toi – dis, Jean, quel est donc d'après toi le péché le plus grave?

– Outre le meurtre, le viol, la violence et tout ce qui s'ensuit, je crois que c'est le péché d'omission. C'est aussi le plus répandu.

– Et l'adultère alors?

– C'est une faute très **grave** qui détruit la famille, avec tous les malheurs que cela entraîne. Mais il est au moins quelque peu motivé par la passion ou même par l'amour.

Alors que la faute d'omission se fait par pur égoïsme, par dureté de coeur. Ce qui est diamétralement opposé à l'amour du prochain. En plus, ce péché ne se voit pas, il reste le secret d'un chacun, il peut exister chez l'homme en apparence le plus vertueux lequel d'ailleurs ne le sait peut-être pas ou ne veut pas le savoir.

Il croit suffisant de ne pas faire le mal. Il ne réalise pas qu'il faut faire le **bien**, tout le bien possible.

– Ça me paraît juste, approuva Guy, ça me paraît même prodigieux comme programme.

Mais rentrons chez moi, vous y serez plus à l'aise pour continuer votre synode, messieurs les théologiens.

Jean et Lucien échangèrent un regard amusé.

– Madame Yvonne! Je réglerai demain, si vous voulez.

– Certainement, Monsieur Gehlen. Ç'a été?

Ça me fait plaisir.

Au revoir Messieurs!

Il faisait encore clair. La soirée était presque tiède, le ciel complètement dégagé.

Ils s'installèrent de nouveau à la terrasse. Guy apporta de la bière. Lucien alluma une nouvelle pipe.

– Ce qui me semble énorme dans la religion chrétienne, commença Guy, c'est que chrétien soit synonyme de pécheur. «Priez pour nous pauvres pécheurs . . .» Le péché, l'obsession du péché, est-ce qu'il n'y a donc rien d'autre dans la vie?

– A commencer par le péché originel, observa Lucien.

– Une blague! reprit Guy, mais une blague néfaste.

Puisque le paradis avec Adam et Eve n'est plus qu'une légende, un symbole, puisque l'apparition de l'homme n'est qu'un maillon dans l'évolution des êtres vivants, pourquoi alors ne pas carrément rejeter cette croyance insensée?

– Et cette injustice flagrante d'en rendre toute l'humanité solidaire, responsable.

A toi, curé!

Jean esquisssa un sourire devant tant de zèle.

– A la bonne heure, dit-il, vous vous intéressez au moins au problème de la religion. Il n’y a en effet pire chose que l’indifférence religieuse.

Si je maintiens l’amour comme base de toute religion, j’admets évidemment Dieu comme la source inépuisable de cet amour. Eh bien, là alors, le concept d’un péché originel me gêne terriblement. N’est-ce pas une situation bien précise où l’amour de Dieu pour sa créature, telle qu’il l’a créée, serait vraiment pris en défaut? Ce serait pour ainsi dire prêter à Dieu une espèce de ressentiment tenace à l’égard de toute l’humanité . . .

– Voilà, s’écria Lucien, la faute d’omission dont tu parlais, Jean! Celle de l’Eglise qui hésite à aller jusqu’au bout, à admettre une erreur et à tirer les conclusions nécessaires.

– Très bien! enchaîna Guy. Cela irait jusqu’à l’Immaculée Conception, je pense.

– Permettez-moi de revenir un peu à cette notion de pécheur.

Lucien vida sa pipe dans le cendrier.

Même sans le péché originel, continua-t-il, il y aurait suffisamment de péchés dans le monde, inutile de les énumérer, pour justifier le sacrifice

de Jésus. Sa venue sur terre, son exemple, sa mort et sa résurrection, voilà une preuve de l'amour que Dieu porte à l'humanité.

Non, vraiment je ne comprends pas pourquoi l'Eglise a inventé un péché originel dont Jésus ne parle pas que je sache.

– L'Immaculée Conception, reprit Guy, donc l'affirmation que Marie est conçue sans péché, n'est-elle pas basée sur la conviction de l'Eglise que tous les hommes sont conçus dans le péché? En d'autres mots, l'oeuvre de chair est frappée d'anathème dans le mariage même, pourtant institué comme sacrement.

– Attention! remarqua Jean, conçu dans le péché signifie simplement soumis au péché originel.

Guy laissa libre cours à son indignation:

– Et dire que ces gens qui ne connaissent rien au mariage se mêlent de désunir les foyers, «pour l'amour de Dieu . . .»

– L'amour, reprit Jean, l'amour qui s'oublie au profit du partenaire, voilà le ciment qui unit le couple. Le reste n'est qu'accessoire, il faut le laisser à la discrétion des conjoints, à leur responsabilité d'adultes. Cet amour engendre la confiance mutuelle, ce qui me semble l'essentiel dans le mariage.

– Et voilà, conclut Lucien, nous revenons à la confiance si chère à Küng.

Eh bien Jean, que penses-tu de Küng?

– Je pense simplement qu'il est le reflet, ou mieux, une espèce de prise de conscience raisonnée d'une manière de penser de plus en plus généralisée. Qu'il ait tort ou raison dans certaines questions précises que vous savez, je ne puis qu'accepter et faire mienne sa conception de confiance fondamentale à l'égard de Dieu.

Sans la confiance, non seulement le mariage, mais toutes les relations humaines sont vouées à l'échec. Confiance qui n'est pas naïveté mais don généreux de soi-même. Et même si cette confiance est, en certains cas, mal payée de retour, si elle aboutit à une déception, il faut continuer. Elle doit être fondamentale, c'est-à-dire, servir de substrat à notre vie affective et sociale. Vis-à-vis de Dieu en tout cas, cette confiance ne sera jamais déçue.

– Ainsi soit-il! ajouta Guy.

Et ce fut sur un rire de bon augure que se conclut leur synode.

Tout cela est bien vague, peut-être outré, pensa Jean après avoir déposé Lucien à Luxembourg. Mais l'important, n'est-ce pas d'être en route vers la vérité?

La vallée de la Pétrusse subissait les premières atteintes de l'automne. Au feuillage vert, à travers lequel se devinait l'arche du pont, se mêlaient des tons fauves. Le soleil couchant, encore chaud, baignait le banc où Lucien se reposait après sa promenade.

Le matin après sa visite chez Jean, il avait eu, dès son réveil, l'intuition d'une de ces évidences qui l'avaient plus d'une fois frappé.

– Je suis un pécheur imaginaire. Les fautes que je m'imagine commettre ne sont pas des fautes!

Il savait par expérience que ces révélations à l'aube étaient d'une objectivité fulgurante. Et il admettait qu'elles étaient le produit d'une élaboration inconsciente, indépendante de toute inhibition, morale ou autre.

Donc, ses fautes n'étaient pas des fautes. Sa passion immodérée de la beauté ne pouvait être un mal, comme il avait cru jusque-là.

Bien au contraire. Tout ce qu'il faisait pour découvrir, pour voir la beauté, il le faisait par fidélité à un appel, par idéalisme. Car c'était la beauté des visages, des yeux qui l'attirait autant que celle des corps. Et d'ailleurs, quel mal pouvait-il y avoir à admirer un beau corps?

Lucien sentait qu'il allait enfin connaître l'équilibre entre ses aspirations et les données de sa nature.

Oui, il commençait à voir plus clair. La quinzaine passée sur la Côte de Granit Rose, les randonnées face à la mer, les haltes prolongées au creux des rochers, les baignades avaient fini de laver son âme de ses dernières hésitations.

La vie était belle quand on se possédait. Elle était passionnante par le contact humain, surtout avec ces inconnus qui reflétaient chaque état d'âme qu'il avait éprouvé lui-même.

Qu'il les avait compris, ces couples jeunes ou vieux qui, au crépuscule, restaient installés dans leur voiture face à la mer, une heure et plus, en contemplation, puis s'en retournaient chez eux, en paix.

Evanouis ses scrupules, ses incertitudes. L'été, l'automne, il les goûtait pareillement, la beauté était indivisible, omniprésente, même dans la souffrance quand on l'assumait et que naissait la sympathie, la bonté.

Ses problèmes se résolvaient comme par enchantement. La sexualité? Une question d'hygiène mentale, d'équilibre, de dignité personnelle. S'y perdre signifiait aller à la dérive.

La hantise du sixième commandement tombait à la lumière de l'amour du prochain. Le reste n'était qu'imagination malade, masochisme.

Il était revenu à la communion dominicale. Quant à la confession, il y avait renoncé et, du coup, avait senti son équilibre moral s'accroître, bien contrairement au temps passé où péchés et confessions se suivaient à un rythme infernal, vrai cercle vicieux.

Lucien rentra. A cinq heures et demie, c'était la visite chez Claire, jeune paralytique, alitée depuis son accident de bicyclette il y avait quatre ans.

Ils en étaient à la «Symphonie Pastorale». Lucien lisait un passage qu'ils commentaient ensemble. Et Claire relisait le texte dans son livre posé sur un petit pupitre au-dessus de sa couche. Elle saisissait à merveille la situation pathétique de Gertrude, ramenée à une existence humaine par le pasteur qu'elle aimait de toute son âme reconnaissante; mais elle se sentait irrésistiblement attirée vers Jacques par l'élan du coeur. Redevenue voyante après l'opération, elle se trouvait confrontée avec une réalité qui dépassait ses forces . . .

Claire aimait ce récit qu'elle revivait avec sa sensibilité d'infirme et dont Lucien constatait la

portée affective, pour ainsi dire purificatrice, par l'effet produit sur la jeune fille.

L'animation du beau visage qui reflétait ses moindres sentiments, ses yeux mouillés de pitié prouvaient que Claire prenait la place de Gertrude et en oubliait sa propre souffrance.

Ainsi, la cure de Gide s'avérait bienfaisante.

Lorsque Guy sortit de la petite maison près de la forêt, l'averse avait cessé. Il démarra et traversa le bourg, puis, tournant à gauche près de l'église, il s'engagea dans la ruelle qui mène au presbytère.

Jean était prêt pour la promenade. Ils longeaient l'Erne.

– Figure-toi, il m'a fallu enseigner à Jos les proportions de la tête et du corps humain pour les réapprendre moi-même à fond.

– Eh bien, figure-toi que moi aussi je redécouvre souvent la bonté, la joie et même, à toi je peux l'avouer, la vraie foi en enseignant les enfants ou en faisant mon sermon le dimanche.

– Toi, la confiance en personne?

– Hé oui! Les jours se suivent et ne se ressemblent pas toujours.

Mais comment trouves-tu Jos?

– Je crois qu'il s'est ressaisi. Les lectures qu'il fait avec Lucien y sont sûrement pour quelque chose.

Il m'a parlé de l'«Etranger». Eh bien, l'exemple même de l'absurdité qui régit le comportement de Meursault, Lucien en fait une espèce d'antidote contre cette indifférence généralisée qui avait commencé à gagner Jos.

Vraiment, je l'ai trouvé en forme.

– Tant mieux! fit Jean.

Et Josette?

La question venait à brûle-pourpoint.

– Tu me demandes ce que j'éprouve à son égard? Cela va bien. Je l'admire pour son courage, je lui parle de la façon la plus naturelle. La confiance règne.

– Parfait!

– Tout n'est pourtant pas parfait. Tu sais, Jean, que je ne pratique pas. La foi en Dieu, je l'ai conservée, même après la mort de Margot. Tu diras que c'est une grâce, et c'est bien cela. On a en effet la liberté, ou si tu veux, la possibilité d'accepter de croire ou de refuser.

Mais cette liberté, on ne la trouve pas dans l'Eglise.

– Explique-toi.

– J'y viens. Dieu ne nous contraint pas de croire en lui. Mais l'Eglise veut nous imposer ses dogmes.

Je trouve là une disproportion flagrante entre la liberté que Dieu nous accorde et la contrainte qu'exercent ses représentants attitrés. Comme si l'Eglise voulait faire mieux que Dieu même.

– Libre à toi d'adhérer à l'Eglise. Mais une fois membre de l'Eglise, tu es tenu d'accepter ses lois.

– Et si ces lois me paraissent contraires au bon sens, ou à ma vérité à moi ?

– Mon cher Guy, cela est bien vague. Si tu choisisais un point précis, il y aurait sans doute moyen de s'entendre.

– Eh bien, prenons la virginité de Marie, mère de Jésus. A mon sens, une mère ne saurait être une vierge. Je ne parle pas de la conception par le Saint-Esprit, car je n'ai pas plus de peine à croire à ce miracle qu'à la résurrection de Jésus ou à l'existence de Dieu. Dieu peut parfaitement choisir une vierge pour donner naissance à son fils, avec le concours du Saint-Esprit. Mais après avoir donné naissance à son enfant, une mère n'est plus vierge.

Et puis, ca me paraît une étrange aberration d'accorder à la virginité plus de mérite qu'à la maternité.

– Je partage ton respect pour les mères, qui ont certainement plus de mérites que les vierges.

Mais puisque tu acceptes le miracle de la conception de Jésus par le Saint-Esprit, pour-

quoi mettrais-tu en doute celui de la virginité de Marie après la naissance de Jésus?

D'ailleurs tu connais la formulation latine «*post partum inviolata permansisti*». Pourquoi ne pas la traduire par «tu es restée, après la naissance (de Jésus), intacte, c'est-à-dire, non possédée par un homme»?

– Soit! Je suis prêt à admettre tous les miracles opérés par Dieu. **Mais** ne s'agit-il pas ici de déductions faites par l'Eglise, des siècles après Jésus-Christ, dans le but certes louable d'honorer Marie en tant que mère de Dieu?

Sérieusement, je ne vois pas en quoi tous les dogmes concernant la Vierge, entre autres, contribuent à la vie morale des chrétiens. Celle-ci me semble une affaire de sanctification personnelle, avec le concours de la grâce divine.

Ce qui est plus grave, la proclamation des dogmes n'a-t-elle pas provoqué coup sur coup des défections au sein de l'Eglise, voire des schismes?

– Ecoute, Lucien, pourquoi te casser la tête sur toutes ces questions? Laisse-les aux théologiens et au pape. Il suffit de vivre sa religion en imitant l'exemple de Jésus.

L'humilité est aussi une vertu, surtout en cette matière.

Il y avait un accent de tristesse, de lassitude dans le ton de Jean. Ils étaient revenus au presbytère.

L'hiver était clément cette année. La neige qui, l'hiver passé, avait persisté de janvier en mars, on l'attendait vainement. Après les pluies et les brumes de janvier, février amena un temps assez froid et ensoleillé.

Guy en profitait pour faire de longues promenades. Il retrouvait son bon sommeil, s'endormant après quelques pages de lecture au lit, sous l'oeil de «Derivata».

Un dimanche matin, ses pas le portèrent vers l'église. C'était l'évangile des Béatitudes. Le curé développait le thème de la richesse, qui perd l'homme en l'asservissant à la matière et en durcissant son coeur.

Le vrai cancer de notre société de consommation, c'était cet attachement forcené à l'argent et à tout ce qu'il peut acheter.

L'Eglise, selon le prédicateur, avait bien tort de sous-estimer les mises en garde de Jésus. Sa colère contre les changeurs au temple, ou encore sa parole: «Un chameau passera plutôt par le chas d'une aiguille qu'un riche n'entrera au ciel» étaient pourtant éloquentes.

L'essentiel d'ailleurs, ce n'était pas l'aumône à faire, mais l'esprit de pauvreté, le refus du pro-

fit exagéré, et Dieu sait que bien des gens ne se gênaient pas à cet égard.

Le curé concluait en rappelant que l'âpreté au gain était dans bien des cas un péché grave, peut-être le plus grave de notre époque.

Vox clamantis in deserto, pensa Guy en regardant l'assistance. Ils écoutent mais ne se sentent pas concernés.

Lucien lui avait donné rendez-vous à la Taverne de la Foire. L'après-midi, il voulait l'emmener chez Claire qui, à plusieurs reprises, avait manifesté le désir de s'essayer au dessin.

– Tu verras ses croquis d'avant sa maladie, ils ont une fraîcheur, une légèreté . . ., mais tu jugeras mieux toi-même.

La serveuse apporta le café.

– Mais pourra-t-elle? Guy restait sceptique. Tu me dis qu'elle n'arrive pas à écrire.

– Elle a la foi, et la volonté. Et sage comme elle est, elle doit être sûre de réussir, sinon elle n'aurait pas tenu à ce rendez-vous.

Madame Mansard leur ouvrit la porte de l'appartement.

– Entrez, Messieurs, je suis confuse de vous voir sacrifier votre dimanche.

Les présentations faites, ils pénétrèrent dans la chambre de Claire.

Guy était frappé par l'expression intense du regard de la jeune fille qui pouvait avoir vingt ans. Ses traits réguliers, à peine marqués par la souffrance, étaient la réplique de ceux de sa mère.

– Excusez-moi de vous déranger, Monsieur Gehlen, mais n'est-ce pas la faute de Monsieur Legil?

Un sourire effleura son visage.

– Maman, montre mon chef-d'oeuvre!

Madame Mansard ouvrit le tiroir de la table de nuit et sortit une feuille de dessin.

– C'est tout ce que j'ai pu tirer de ma main.

Mais n'est-ce pas un commencement?

Les amis regardaient l'ébauche. L'armoire à glace et la fenêtre, mal équarries, mais reconnaissables.

– Un bon début, constata Guy.

– Je n'en croyais pas mes yeux, dit la mère. J'ai dû fixer la feuille sur le pupitre, avec le crayon à

côté, et la laisser jusqu'à ce qu'elle m'appelle. Au bout d'une heure j'ai pu revenir. C'était réussi.

– Et ce n'était pas facile! Saisir le crayon était le plus difficile, chaque fois il me glissait entre les doigts. J'en ai pleuré de rage. Mais ce que femme veut Dieu veut. Un premier trait me réussit.

Le lendemain j'ai continué. Maman avait fixé du sparadrap sur le crayon. Amusant, quoi?

Ils étaient revenus chez Lucien. Guy allait rentrer au Clos Saint-Martin.

– Le père était inspecteur aux Contributions. Décédé il y a trois ans.

– Elle a le moral, conclut Guy, je crois que c'est la meilleure garantie. Et puisque la paralysie de la main ne semble pas totale, j'ai bon espoir.

– Moi aussi. Tu l'aideras, tu guideras sa main, tu verras que c'est passionnant. J'attends ton compte rendu mardi prochain. N'oublie pas de passer chez moi.

– Entendu!

L'évangile du dimanche suivant montrait Jésus au désert, subissant les tentations du démon.

Ce qui frappait Lucien, tout en le confirmant dans sa ligne de conduite adoptée depuis quelques mois, c'est la nature, l'objet de ces tentations: la puissance et l'argent, la vanité et l'orgueil, la révolte contre Dieu. La chair au sens de la concupiscence n'y figurait pas.

Pourtant, la nature humaine adoptée par Jésus devait être intégralement la nôtre, avec tous nos penchants, bons et mauvais. Sinon l'expérience était faussée dès le début.

Se posait alors la question si Jésus était soumis au fameux péché originel. Ne le fallait-il pas s'il voulait assumer toute notre condition? Mais alors pourquoi sa mère devrait-elle en être exemptée?

N'y aurait-il pas ici un argument décisif contre l'existence d'un péché originel, ou peut-être contre sa définition erronée ou maladroite?

Lucien se proposait de se documenter sur cette question obsédante.

Pendant le trajet de Luxembourg à Bourg-la-Foreêt, il eut le loisir de se remémorer la courte visite de Guy, jeudi soir, après sa deuxième leçon donnée à Claire.

La séance de mardi avait été un échec total. La jeune fille s'était trouvée incapable de tracer une ligne, même de tenir le crayon. Était-ce surexcitation, tension nerveuse ou faiblesse passagère, la leçon finissait dans une crise de larmes où la pauvre enfant ne put supporter aucune présence.

A la deuxième séance, la main guidée par le professeur avait enfin réussi à maintenir le crayon et à ébaucher quelques traits. Guy avait aussitôt interrompu le travail, désireux de laisser Claire sur cette impression favorable. Madame Mansard les avait rejoints et le reste de la leçon se passait en une causerie à trois. Lui-même, Lucien, avait le lendemain trouvé Claire dans son assiette normale et collaborant activement à l'explication de Gide. Cela avait donc l'air de marcher . . .

Le dîner en famille, la promenade avec son père, c'était un dimanche comme les autres, dans la paix et la sérénité. Lucien ne pensait même plus à son roman. Sa vie, ses réflexions, ses amis et ses malades suffisaient à éclairer le sens de son existence.

Inutile désormais de courir en tel ou tel endroit pour découvrir une beauté toujours fuyante, d'être à la merci d'une fantasmagorie, de ne plus s'appartenir à force de tout attendre d'autrui.

L'autarcie, au sens moral, Lucien sentait qu'il allait enfin l'atteindre en se donnant à un but où bonté et beauté se confondaient, la recherche de la vérité et le service d'autrui.

Le docteur Carels sortit de la maison de Jos. L'état du malade était grave. Le refroidissement restait rebelle aux médicaments de sorte qu'on pouvait redouter des complications.

Ces séances prolongées devant le chevalet dressé sous l'auvent n'avaient rien arrangé par ce temps humide. Il lui faudrait une cure d'air sec et chaud. Rien que de le sortir de cette dépression entre l'Erne et la forêt pouvait déjà amener un mieux.

Débouchant sur le Mail, le docteur tomba sur le curé qui s'amenait avec Monsieur Gehlen. Il leur fit part de ses inquiétudes au sujet de Jos.

– Qu'à cela ne tienne! s'écria Guy. Je serais heureux de les recevoir chez moi, le temps de la convalescence.

– Justement, répliqua le docteur, il faut d'abord venir à bout de l'état grippal avant de le transporter.

Son moral en plus est bien bas.

– Allons le voir! décida Jean.

– Ne le fatiguez pas.

Déjà le docteur s'éloignait.

Les deux amis trouvèrent Jos à demi redressé dans son lit, le dos et les côtés étayés par des coussins. Josette à son chevet avait les traits tirés.

– Vous êtes bien bons de venir voir notre malade.

L'état de prostration de Jos était alarmant, sa respiration courte.

– Ça ira mieux, mon gars, dit Jean en posant sa main sur la tête enfiévrée.

Reste bien calme. On est pour quelques moments avec toi. Et je reviendrai te voir tous les jours jusqu'à ce que tu aies quitté ce sacré lit.

Monsieur Gehlen viendra aussi chaque fois qu'il pourra.

Non, ne parle pas!

Les yeux du malade brillaient dans leurs cernes noirs.

– Merci! souffla-t-il avec peine.

– Tout à l'heure, dit Josette, je l'emballerai d'un linge trempé d'eau froide et puis, bien recouvert jusqu'au nez, il transpirera.

Une grimace contracta le visage de Jos.

– Remède de cheval!

Il se mit à tousser sous l'effort.

Guy ne put retenir un éclat de rire.

– Mais oui, ajouta Jean, ce sera le mieux à faire.
Toute sa méchanceté lui sortira par les pores.

Est-ce que Jos souriait lorsqu'ils sortaient?

Josette avait serré leurs mains avec effusion.

– Ça leur a fait du bien, dit Guy, je suis sûr que la fièvre tombera.

– Elle y arrivera, la Josette!

Mais dis, tu veux sérieusement les installer chez toi pour un temps? Guy rougit.

– Si tu crois que c'est à cause de Josette, n'y pensons plus! Mais figure-toi que je voulais aider Jos. C'était mon premier mouvement, venu tout droit du coeur.

Mais vous autres curés voyez le mal partout!

– Non, Guy, je ne vois pas de mal ici. Il y a seulement le côté pratique à envisager. Un ménage installé chez toi, c'est autre chose qu'un ami en visite. Tu serais le premier à regretter ton geste.

Je vais m'occuper à trouver quelque chose. Toi, tu ferais mieux de chercher une aide pour le ménage.

– Peut-être me remarier! Une année à peine après la mort de Margot! A la prochaine, curé! Il faut que je rentre.

Claquant la portière, il partit sous les regards consternés de Jean.

Si Guy explosait de la sorte, c'est qu'il était sous pression. Jean se perdait en suppositions. L'idée d'un remariage possible occupait Guy, c'était visible. Mais ce qui était sûr aussi c'est qu'il luttait contre cette idée comme contre une espèce de tentation jugée sans doute infamante. Ça ne pouvait être Josette. Qui alors? Cela pouvait être une chance pour Guy, à condition que . . . Demain dimanche, il serait peut-être éclairé par Lucien.

Thérèse ouvrit la porte.

– Bonjour Monsieur Legil, entrez donc! Mon frère a été appelé chez une vieille femme mourante, à Ernen. Mais il y a de cela près d'une demi-heure.

Vous avez bien quelques minutes? Il ne doit pas tarder puisqu'il vous attendait.

– Bien sûr, Mademoiselle Dilling, vous me raconterez entre-temps les derniers potins du bourg.

– Pour qui me prenez-vous? répliqua-t-elle en riant. Asseyez-vous donc!

Et qu'est-ce qui peut bien se passer dans ce trou?

Vous savez que Jos n'est pas bien. Je n'ai pas vu sa femme à la messe. Ça doit être sérieux. Comme s'il n'était pas déjà assez éprouvé.

– Elle m'avait prévenu qu'il ne pourrait avoir de leçon cette semaine. J'irai prendre de ses nouvelles en rentrant à Luxembourg.

– Et Monsieur Gehlen? Il semble se faire une raison, n'est-ce pas?

– Oui, je crois qu'il a surmonté le pire. Il est occupé du matin au soir, ce qui est excellent. Sa classe, son verger, la petite Claire, vous savez, la jeune fille handicapée, la peinture . . .

Tenez, il fait le portrait de Claire, pas dans la chambre de l'infirme, mais dans son atelier, travaillant de mémoire, rien que d'après un rapide croquis qu'il a fait sans que la petite s'en aperçût.

– Mais c'est bien! C'est bon signe.

Thérèse se leva.

– Voilà Jean qui rentre.

– Ainsi donc il échappe à cette obsession qui confinait sa peinture au seul souvenir de Margot.

Jean retomba dans la méditation où l'avaient plongé les révélations de Lucien.

Il ne dit rien du départ précipité de Guy, hier soir, ni de ses réflexions à lui.

Avait-il d'ailleurs le droit de s'immiscer dans l'intimité du veuf?

– Je trouve que c'est formidable, reprit Lucien. Dire qu'il a retrouvé sa bonne humeur! Tu devrais l'entendre raconter les progrès de Claire, avec toute la joie que la jeune fille éprouve, sans parler de la satisfaction de Madame Mansard.

– Et sans rappeler que toi aussi, tu es pour quelque chose dans cette réussite. Oui, l'Aide, c'est une entreprise merveilleuse, tant pour l'élève que pour le professeur.

Domage seulement que la santé fasse parfois faux bond en pleine euphorie, comme cela vient d'arriver à Jos.

J'ai fait un saut chez lui en revenant d'Ernen. Josette a dû le changer deux fois cette nuit, tellement il avait transpiré. Mais la fièvre a reculé et je crois qu'il s'en tirera.

Pas question de leçon pour le moment. D'ailleurs il va passer avec Josette une quinzaine de convalescence à Colpach.

– Où nous irons le voir tous les trois.

– Bien entendu!

Tu prends une bière, avec ta pipe?

– Volontiers, si tu as le temps.

– Une demi-heure pour un ami? On l'a toujours si l'on veut.

– Et l'ami en profite pour t'embêter avec ses problèmes religieux.

– N'est-ce pas naturel dans notre cas?

C'est, bien entendu, le péché originel?

– Tu sais, poursuivit Lucien, que je le considère non seulement comme un fait invraisemblable, injuste et incompatible avec l’amour de Dieu pour sa créature, mais encore comme une invention inutile, peu convaincante et néfaste de l’Eglise.

Or, voici que je suis tombé, chez Karl Barth, sur une définition qui me paraît intéressante: «Eine sich ereignende, höchst willentliche, höchst verantwortliche Lebenstat eines jeden Menschen.»

– Je crois qu’il n’a pas tort, remarqua Jean.

Et, après un silence:

Il me semble que cette formulation aurait même l’avantage de pouvoir s’appliquer à Jésus. Partageant strictement notre nature humaine, il a subi nos tentations, mais il les a surmontées. Il n’a pas fait le mal. Et il a fait tout le bien que le meilleur des hommes est capable de faire.

On pourrait faire la même application à Marie, la mère de Jésus.

– Mais pourquoi, demanda Lucien, l’Eglise ne l’explique-t-elle pas ainsi?

– L’Eglise, ce sont des hommes. La vérité qui leur est promise, il faut la découvrir et la redé-

couvrir sans cesse par l'évangile, avec l'assistance du Saint-Esprit. Revenir sur des erreurs exige des lumières, un courage que l'Eglise met parfois du temps à trouver.

Il faut évidemment aussi que les théologiens aient voix au chapitre et qu'on ne les réduise pas au silence si leur magistère entre en opposition avec telle opinion ou attitude de la hiérarchie.

Qu'importent d'autre part certaines bavures de détail, puisque l'Eglise dans son ensemble a la garantie de progresser indéfiniment vers plus de vérité et plus d'amour.

– Tu en es sûr?

– Aussi sûr, Lucien, que de l'existence de Dieu. Deux mille ans d'erreurs humaines n'ont rien pu contre la fidélité et l'infailibilité de Dieu «qui nec fallit nec falli potest», qui ne trompe ni ne peut être trompé.

– Et voilà, conclut Lucien en se levant, tu m'as de nouveau éclairé ma lanterne, comme chaque fois d'ailleurs . . .

– N'exagère pas, l'interrompt Jean en riant, c'est en discutant avec toi que je découvre moi-même des vérités que je n'avais pu voir tout seul.

Guy venait de poser la longue planche sur le terrain et s'apprêtait à semer la deuxième rangée de carottes lorsqu'il entendit une voiture sur le chemin du verger.

C'était Lucien. Il s'arrêta devant le jardin et vint serrer la main de l'ami.

– Toujours actif! Mais continue ton travail, c'est le moment de profiter du beau temps après les pluies de la semaine passée.

Tu sèmes des carottes? Fameux pour nous autres célibataires, on n'a qu'à les croquer, hein?

Guy termina sa tâche en souriant. Veuf ou célibataire, quelle différence? Pourtant lui, il savait!

– Viens, dit-il à Lucien, faisons le tour du verger, après, on s'installera devant la cheminée.

En passant sous les pommiers, ils inspectèrent les bourgeons à fruits. Il y aurait des pommes en quantité, si le gel épargnait la floraison.

– Et pourtant, reprit Guy, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Toi, c'est peut-être différent, tu n'as pas été marié.

Lucien fut choqué au premier instant. Mais il se reprit aussitôt, heureux de la sérénité avec laquelle Guy envisageait sa situation.

– Oui, je suis un célibataire invétéré. Avec mes soixante-deux ans d'expérience, je me sens définitivement sevré. Sans toutefois me désintéresser de l'éternel féminin, loin de là! Mais je suis parvenu à sauvegarder mon indépendance vis-à-vis de la femme. Je l'admire, je la plains à l'occasion, je l'aime comme la plus merveilleuse des créatures, et je m'en tiens là.

– Si je te comprends bien, remarqua Guy, tu as fait une mauvaise expérience . . .

– De l'histoire ancienne, une fois pour toutes.

Mais toi, tu aurais tort de rester seul, cela me paraît évident.

A propos, poursuivit-il, je viens de lire *Et Dieu créa Eve*, dans la collection «Présences du Judaïsme». Sais-tu que, d'après l'exégèse juive, Adam a été créé androgyne, homme et femme, et que la création d'Eve ne fut autre chose que le côté féminin retranché au premier homme.

– Chercher la femme! Guy éclata de rire. Ce n'est pas mal pour expliquer le besoin qu'éprouvent l'homme et la femme de s'unir ou plutôt, selon cette thèse, de se réunir à nouveau après cette séparation originelle.

En d'autres mots, si Dieu les avait créés comme deux êtres séparés, s'ils n'avaient pas été une

seule chair à l'origine, ils ne connaîtraient sans doute pas cette obsession d'un manque, d'une insuffisance aiguë ni ce désir de redevenir une unité.

Je crois que j'ai vécu l'union et même l'unité avec Margot. Nous avons peut-être mis du temps, mais c'est un couple que nous formions.

Alors que maintenant je suis seul, en dépit de toutes mes occupations. Je me demande souvent à quoi bon toute cette activité de chaque instant. Bref . . . , tu comprends?

Lucien hocha la tête. Ils entrèrent dans la maison.

Guy plaça une grosse bûche sur la braise, puis il alla chercher deux bouteilles de bière et deux vieux bocks à couvercle d'étain ciselé. Chacun bourra sa pipe et l'alluma.

– Pour revenir à Adam seul face à Dieu, avant la création d'Eve, recommença Lucien, je le compare au célibataire qu'est, par excellence, le prêtre. Il puise toute sa raison d'être dans la contemplation de Dieu à qui l'unit un amour sans faille. C'est de cette union que lui vient la force d'exercer son ministère au service de la communauté.

Je sais bien que ce cas idéal se fait de plus en plus rare et que le prêtre actuel, exposé qu'il est à toutes les sollicitations de notre société de jouissance, a de plus en plus de mal à se sentir à l'aise, seul face à Dieu et seul parmi les hommes. Son célibat commence à lui peser.

– L'artiste véritable, observa Guy, trouvera peut-être, abstraction faite de Dieu, la force de rester seul grâce à la création artistique. De même le médecin tout dévoué à ses malades . . .

– Ou le professeur? l'interrompit Lucien en riant. Non, tu ne vas pourtant pas me citer en exemple!

J'ai effectivement, après une piètre expérience amoureuse pendant la guerre et, par la suite, après bien des égarements, trouvé mon équilibre. L'amour de Dieu et de ses créatures, le goût du travail et le service du prochain me constituent une assiette stable, pour le moment du moins. Une surprise des sens est toujours possible, mais je n'éprouve aucun besoin de me marier.

Et que fait la peinture?

Je n'ai pas encore vu le portrait de Claire depuis que tu l'as terminé.

– Attends, dit Guy, je vais le chercher.

Il passa dans l'atelier et revint avec la toile qu'il dressa sur le manteau de la cheminée.

Lucien eut un sursaut de surprise.

– Mais c'est sa mère! Rajeunie il est vrai. Comme elles se ressemblent!

Guy avait rougi.

– Tu trouves?

Effectivement, c'est frappant!

– Sacré Guy, je commence à comprendre!

– Qu'est-ce que tu comprends?

Le sourire de Guy dispensa son ami de répondre. Ils s'en tinrent là pour ce soir.

– Tu en es sûr?

Dans ce cas, tu as raison. Je préviendrai Bob et il pourra s'occuper des invitations.

Et merci pour la bonne nouvelle!

A un de ces jours, Lucien!

Jean posa le récepteur au moment même où Thérèse entra dans son bureau.

– Devine un peu ce que Lucien vient de m'apprendre. Mais comment pourrais-tu deviner?

Il s'agit de Guy!

– Deviner qu'il pense à se remarier? Avec Madame Mansard?

Ah! que les hommes sont lents à comprendre.

Tu ne l'as donc pas remarqué avant-hier, lorsqu'il parlait de Claire et de sa mère? Son air enjoué, ses yeux qui le trahissaient?

J'ai bien fait de me taire. Ta surprise n'en est que plus grande.

– Félicitations! Je vois que les femmes ont des antennes . . .

Que je suis content pour Guy!

Mais crois-tu que Madame Mansard de son côté . . . ?

– Mais bien sûr! Tu connais Guy. Il n'est pas homme à soixante ans passés à se leurrer sur la nature des sentiments que Madame Mansard peut nourrir à son égard. Et puis, la raison a aussi son mot à dire.

– Lucien m'a raconté que Claire adore son prof de dessin, ce qui facilitera les choses. Reste le côté pratique à envisager . . .

– Tu ne vas pourtant pas t'occuper de leur emménagement, de leur installation! Jouer à la Providence, cela va pour Jos, mais laisse donc Guy construire tout seul son nouveau bonheur.

– Tu es la plus sage des soeurs!

Après le repas du soir Jean descendit au jardin et commença une longue promenade dans les allées.

Pouvait-il ainsi disposer de Guy et le forcer à participer au conveniat? Comment réagirait-il? Et les copains, n'allaient-ils pas l'observer comme un cas curieux, l'offusquer peut-être par telle attitude imprévisible? Jean savait que certains d'entre eux avaient poussé la muflerie jusqu'à ignorer purement et simplement son deuil. Les revoir dans ces conditions serait une rude épreuve.

D'autre part, le bon moral de Guy présageait une ouverture optimiste sur l'avenir, un nouveau départ conscient et réaliste. Son projet d'union avec Madame Mansard le mettait certainement au-dessus de toute considération de respect humain.

Le conveniat pouvait être le coup de fouet qui le lancerait en plein dans la vie, cette vie qu'il fallait désormais assumer sans faiblesse.

La décision était prise. Jean remonta dans son bureau et fit le numéro de Bob. Un samedi de mai peut-être?

Guy conduisait, à ses côtés Jean. Lucien se prélassait sur le siège arrière.

Après la messe célébrée par Charles pour les camarades défunts, après la photo souvenir traditionnelle faite par Jim sur le parvis de l'église, les participants, au nombre de quinze, s'étaient répartis sur plusieurs voitures. Destination Moselle.

– Festina lente! recommanda Lucien. Le fougueux Louis venait de les dépasser sur le Pont Charlotte.

Rien ne vaut une balade paisible comme samedi passé à Colpach. A propos, Jos est-il rentré chez lui?

– Je crois que c'est pour aujourd'hui, fit Jean.

Puisqu'il est rétabli, ils ont hâte de regagner leurs pénates, surtout Josette à qui cette inactivité pèse.

A la sortie d'Anven Guy ralentit, jetant un regard en arrière, vers sa maison perdue dans la verdure. Un bonheur secret gonflait son coeur.

– Quel temps splendide! s'écria Lucien. Je me réjouis de revoir la Moselle en si joyeuse compagnie.

– Et d’écouter les exposés de nos spécialistes en matière pénale, en politique étrangère, en finances etc., enchaîna Guy en riant.

Nous ferons figure de parents pauvres, avec nos modestes problèmes religieux, moraux ou simplement humains.

– Savoir écouter, remarqua Jean, c’est une forme de charité, d’amour ou d’amitié. Et ce sera, la bonne chère et le vin aidant, un encouragement, une prime accordée au meilleur causeur, au meilleur acteur.

De sorte que la fête sera une réussite mémorable où chacun trouvera son compte.

– Et l’année prochaine, ajouta Guy, nous prendrons tous l’apéritif Chaussée Saint-Martin, avant d’aller nous restaurer à une table gastronomique.

Bientôt ils atteignirent Grevenmacher et la Moselle légèrement vaporeuse qu’ils remontèrent à allure réduite.

Devant le Chalet stationnaient les voitures des copains.

Fin

C'est l'histoire d'un compte à rebours dont l'action se déroule au Grand-Duché et à l'étranger.

*La fin tragique d'une idylle ardennaise;
le 10 mai 1940 à Louvain; un amour impossible
à Cologne; l'absurdité d'une nuit parisienne;
autant d'épisodes dramatiques pris sur le vif.*

Les protagonistes: un curé, un prof de lettres
et un prof de dessin, peintre amateur.

Insatisfait d'une existence égocentrique, vide
de sens, ils finiront par répondre de plus en
plus spontanément aux sollicitations d'une
vraie solidarité.

Donner de son temps libre à des handicapés,
leur parler, les enseigner, n'est-ce pas le
programme de l'Aide?

Au cours de passionnants échanges de vues,
les trois amis débattent des sujets brûlants
d'actualité morale et religieuse.

L'intrigue se dénoue le jour J dans la liesse
du Conveniat.